

LA GUERRE
D'INDOCHINE

1946 - 1954

Souvenirs de combattants...





Souvent qualifiée de « guerre oubliée », la guerre d'Indochine n'en est pas moins un conflit majeur de notre histoire. Premier soubresaut de la décolonisation, guerre froide devenue chaude, ce conflit, introduction brutale pour la France dans le monde d'après-guerre, marque une étape importante et pas seulement pour notre Nation.

Ce conflit a divisé et divise encore la France. Il y a ceux pour qui cette guerre était une lutte contre le totalitarisme communiste et la barbarie, ceux pour qui elle n'était qu'une guerre impérialiste et coloniale, et tous ces soldats, partagés entre une France qui leur demandait de se battre en Indochine et une France qui ne voulait pas entendre parler d'eux. Malgré l'âpreté des combats et les épreuves, beaucoup conservent la nostalgie d'un pays fascinant qu'ils ont aimé.

Marseille, principal port d'embarquement et de débarquement pour les troupes et le matériel, connut logiquement une cristallisation de cette réalité conflictuelle. Ces heurts sont encore vivaces dans la mémoire de ceux qui les ont vécus quels que furent leurs opinions de l'époque. Ils marquent souvent des clivages profonds, preuve, s'il en est encore besoin, de toute l'importance que la guerre d'Indochine a eue et conserve en France.

La région Provence-Alpes-Côte d'Azur est également marquée par la mémoire du conflit, ne serait-ce que par la présence, à Fréjus, du Mémorial des guerres en Indochine qui figure aujourd'hui parmi les dix hauts lieux de la mémoire nationale.

Près de soixante-dix ans après que le conflit se soit éteint, cette publication souhaite rendre hommage et donner la parole aux anciens combattants d'Indochine, à ces hommes et femmes qui ont lutté et souffert. Vous trouverez donc dans cette brochure, après un court historique de cette période, une série de témoignages qui sont autant de vécus différents de ces tragiques événements.

Carte de l'Indochine française © ONACVG

COLONISATION ET PRÉMICES D'UN CONFLIT

Entamée sous le Second Empire, c'est au début de la III^e République que la colonisation de l'Indochine est véritablement lancée. Très vite, les royaumes du Cambodge, du Laos et du Viêt-nam, ainsi que leurs 12 millions d'habitants, passent sous administration française. Celle-ci favorise le développement économique de ces territoires où des progrès indéniables en matière d'infrastructures, d'éducation et de santé publique sont accomplis. Les autochtones subissent cependant une situation très inégalitaire, source de frustrations croissantes, notamment pour les élites locales, et endurent souvent des conditions de vie et de travail très dures.

La pacification de l'Indochine française n'est ainsi jamais totalement assurée et l'opposition à la tutelle coloniale se manifeste par une agitation chronique, voire par des émeutes provoquées par des mouvements nationalistes puis révolutionnaires.



L'Indochine française est le nom donné à la réunion d'anciennes colonies et protectorats français de la péninsule indochinoise, comprenant la Cochinchine (1862 - 1867), le Cambodge (1863), le Tonkin (1874) et l'Annam (1885), ainsi que le Laos (1893), au sein de l'Union indochinoise.

Affiche « *Honneur à l'armée et à la marine française – Apothéose de la conquête au Tonkin* », 1883.

© Archives nationales d'outremer (France) FR ANOM 0009Fi636, sous réserve des droits réservés aux auteurs et ayants droit.

La crise de 1929 puis la Seconde Guerre mondiale vont remettre en cause la présence française en Indochine. Après la défaite de 1940, l'autorité de la France en Indochine est contestée de toutes parts. La situation bascule en 1945 lorsque le Japon impose sa domination sur la péninsule.

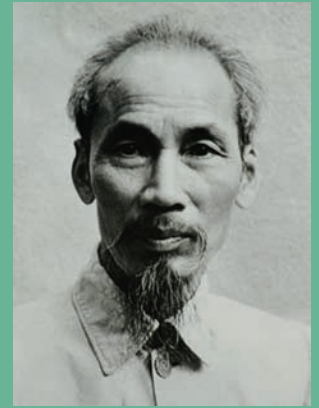
Du coup de force japonais...

Le 9 mars 1945, le Japon, qui fait stationner des troupes en Indochine depuis 1940, lance une grande offensive contre les garnisons et la colonie civile françaises, faisant des milliers de morts. Maîtres de l'Indochine, les Japonais proclament alors l'indépendance du Viêt-nam,

Le Viêt-minh

Le 19 mai 1941, profitant de l'affaiblissement du pouvoir colonial français, le leader du Parti communiste indochinois, Hồ Chi Minh, crée la Ligue pour l'indépendance du Viêt-nam (Viêt-minh). Cette organisation politique et paramilitaire, qui rassemble les diverses tendances nationalistes, a pour objectif l'indépendance des peuples indochinois

Hồ Chi Minh (1890-1969), en 1946
© Domaine Public



du Cambodge et du Laos. Dans le même temps, profitant de la disparition de la puissance coloniale française, le Viêt-minh quadrille le territoire et consolide ses bases révolutionnaires.

Le 2 septembre 1945, le jour même de la signature de l'acte de capitulation du Japon, Hồ Chi Minh proclame à Hanoi l'indépendance de la République démocratique du Viêt-nam (RDV) regroupant les trois Ky (provinces) : le Tonkin, l'Annam et la Cochinchine.

... à l'échec des négociations avec le Viêt-minh

Cependant, le général de Gaulle, chef du Gouvernement Provisoire de la République française, entend bien rétablir la souveraineté française en Indochine. Fin septembre 1945, les premiers éléments du Corps expéditionnaire français en Extrême-Orient (CEFEO), placés sous les ordres du général Leclerc de Hauteclocque, débarquent à Saïgon.

En dépit de violences et de combats localisés, des négociations sont engagées avec le Viêt-minh. Elles aboutissent aux accords Hồ Chi Minh – Sainteny, signés à Hanoi le 6 mars 1946, qui reconnaissent l'indépendance du Viêt-nam au sein de l'Union française. Toutefois, un climat de méfiance et d'incompréhension réciproques, aggravé par de multiples incidents, fait rapidement échouer les négociations destinées à définir les nouveaux rapports franco-indochinois.

Le déclenchement de la guerre

À la suite de graves incidents, dont l'assassinat de Français à Haiphong le 20 novembre 1946, le haut-commissaire prend la décision de bombarder la ville, faisant des centaines de morts. Le 19 décembre 1946, le Viêt-minh, persuadé que la France refusera d'accorder l'indépendance au Viêt-nam, déclenche l'insurrection générale dans tout le pays.

C'est le début de la guerre d'Indochine.

LA GUERRE D'INDOCHINE (1946-1954)

Durant près de huit ans, le Viêt-minh va conduire une guerre totale, selon une stratégie de longue haleine et une tactique de guérilla, au milieu d'une population favorable, de gré ou de force. Cette forme de combat a pour objectifs d'user l'adversaire et de miner son moral avant de l'anéantir dans une bataille décisive menée avec toutes les forces réunies.

En France, le poids d'un effort militaire mené à 15 000 km de la métropole, l'instabilité des gouvernements, l'indifférence voire l'hostilité de l'opinion publique pour un conflit lointain n'engageant que les seuls militaires de carrière ne favorise ni la définition d'une politique et d'une stratégie efficaces, ni la mise en place de moyens appropriés.

Ce conflit s'inscrit enfin dans le contexte d'un mouvement général de décolonisation, auquel la France est peu préparée, et dans le cadre de la guerre froide, qui oppose l'Est et l'Ouest, sphères d'influences respectives des Soviétiques et des Américains.

D'une guerre de décolonisation ...

Dans la première phase du conflit, souvent qualifiée de " coloniale ", le Corps Expéditionnaire Français d'Extrême-Orient (CEFEO), composé de soldats professionnels, fait surtout face à une guérilla. Connaissant



Un légionnaire français s'en va-t-en guerre, marchant sur le talus d'une rizière lors d'une opération de balayage dans le Delta du Fleuve rouge, entre Haiphong et Hanoi, 1954. Derrière lui, un char léger de fabrication américaine.
© National Archives and Records Administration (NARA)

bien le terrain, très mobile, le Viêt-minh laisse les villes et les routes principales aux forces françaises mais multiplie les embuscades et les attaques sur les positions isolées. En se servant de la géographie difficile de certaines régions, il parvient même à mettre des zones entières sous son contrôle. C'est le cas, par exemple, du nord Tonkin.

Pour tenter de lutter contre l'insurrection communiste qu'incarne Hô Chi Minh, la France, avec les accords de la baie d'Along du 5 juin 1948, reconnaît l'indépendance d'un Viêt-nam sous l'autorité du nationaliste modéré Bao Dai, ex-empereur de l'Annam.

Mais la situation pour le CEFEO s'aggrave peu à peu face à un ennemi dont les moyens se renforcent progressivement et de façon considérable. Le conflit est alors prêt à glisser vers un des affrontements de la guerre froide. La guerre d'Indochine entre dans sa seconde phase.

... à un conflit de la guerre froide

Le 25 juin 1950, la guerre de Corée éclate. Seulement deux jours plus tard, le président américain Truman s'engage à aider matériellement les Français dans leur lutte en Indochine. Rompant avec l'hostilité qu'ils avaient envers toute guerre coloniale, les États-Unis répondent ainsi à la logique d'endiguement du communisme qu'ils ont alors mise en place.

Hô Chi Minh, lui, bénéficie de l'aide de la Chine populaire. L'équipement et la formation que ses troupes perçoivent permettent une montée en puissance des forces Viêt-minh et accroissent considérablement les difficultés du Corps Expéditionnaire français sur le terrain.

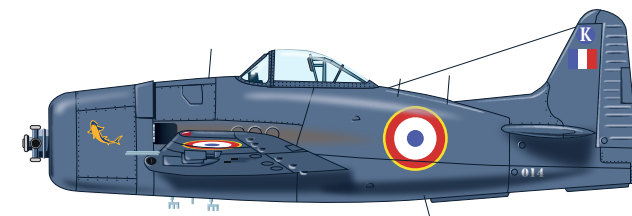
L'arrivée du général de Lattre de Tassigny, en 1951, crée une véritable embellie pour les forces françaises. Ses actions victorieuses sur le terrain et son action diplomatique auprès des Britanniques et des Américains jouent un rôle important dans cette amélioration, mais il va aussi s'attacher à développer une armée nationale en convainquant les Vietnamiens que la destinée de leur pays est entre leurs mains. Cette embellie ne survit pourtant pas au départ du « roi Jean » d'Indochine et, avec l'intensification des actions du Viêt-minh, le CEFEO s'enlise dans ce conflit.



La défaite française à Dien Bien Phu, dernière tentative du commandement pour reprendre le dessus, précipite le désengagement français en Indochine.

1^{er} et 3^e commandos au centre Dealberto Nam Dinh après l'embuscade du 27 mars 1954 à Ngoai Thon. Ce commando Nord Viet-Nam illustre l'implication des Vietnamiens souhaitée par le général de Lattre de Tassigny.

© Collection Francis Agostini



Bearcat F8F-1B. Livrés dès 1951, ils sont un bon exemple de l'aide fournie par les États-Unis. Ils seront par la suite rendus aux États-Unis, rétrocédés à la South Vietnamese Air Force ou aux forces aérienne de Thaïlande. L'appareil présenté ici appartient au GC II/8 puis II/22 «Languedoc» dont les missions, de janvier à mai 1954, se déroulent au dessus de la cuvette de Dien Bien Phu.
© ONACVG

LA BATAILLE DE DIEN-BIEN PHU (13 MARS – 7 MAI 1954)

Avec la reprise de l'avancée du général Giap, commandant l'armée Viêt-minh, le commandement français décide de réitérer le succès du camp fortifié de la cuvette de Na San (octobre 1952 – août 1953), mais cette fois à Dien Bien Phu.

Située à 250 km d'Hanoi, dans le haut pays Thaï à la frontière du Laos, c'est une cuvette de 6 sur 17 km, entourée de collines de 400 à 550 mètres de hauteur et traversée par la rivière Nam Youn, près de laquelle un petit village accueille une piste d'atterrissage.

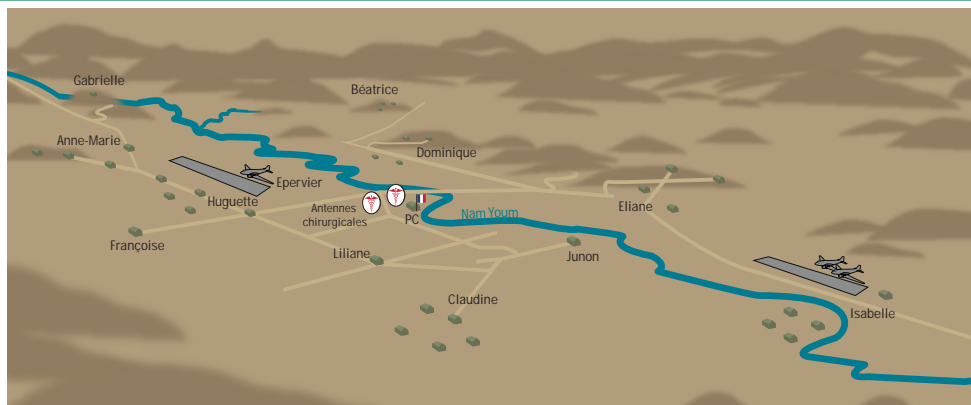
En préambule à la bataille, entre le 20 et le 22 novembre 1953, l'opération aéroportée *Castor* permet à plusieurs bataillons de prendre possession de la vallée de Dien Bien Phu, puis de l'aménager en camp retranché. Les petites collines entourant le camp, transformées en fortins, prennent le nom de *Gabrielle*, *Béatrice*, *Dominique*, *Eliane*, *Anne-Marie*, *Huguette*, *Claudine*, *Françoise*, *Liliane*, *Junon*, *Épervier*, et enfin *Isabelle*. En décembre 1953, la garnison de Lai Chau est évacuée vers Dien Bien Phu, qui devient alors la seule cible du Viêt-minh.

L'offensive Viêt-minh débute le 13 mars 1954. Très vite, les points d'appui français sont submergés et, dès le 28 mars, la piste d'aviation tombe sous le feu ennemi, privant les Français de ravitaillement.

Tout au long de la bataille, les deux protagonistes renforcent leurs effectifs. Mais si les forces françaises passent de 10 000 à près de 15 000 hommes, celles du Viêt-minh atteignent plus de 60 000 combattants.

Malgré le courage indéniable des soldats et quelques actions d'éclats, comme la destruction des batteries ennemies par les parachutistes et les légionnaires les 28 et 29 mars 1954, le camp retranché finit par tomber. Le 7 mai 1954, après l'assaut final du Viêt-minh et malgré une résistance héroïque et désespérée contre un ennemi quatre fois supérieur en nombre, le camp retranché tombe et un cessez-le feu est déclaré à 17h30.

À l'issue de la bataille, le CEFEQ compte plus de 3 000 morts ou disparus et plus de 4 000 blessés. 10 300 combattants sont fait prisonniers, mais les marches forcées et les effroyables conditions de détention des camps Viêt-minh sont telles que seulement 3 300 d'entre eux rentrent de captivité. L'ennemi perd lui au moins 8 000 hommes et compte plus de 15 000 blessés.



Positions françaises à Dien Bien Phu © ONACVG

La fin d'une guerre

Les accords de Genève, signés le 21 juillet 1954, mettent fin à la guerre d'Indochine et reconnaissent l'indépendance du Laos, du Cambodge et du Viêt-nam. L'unité souveraine du Viêt-nam (Tonkin, Annam et Cochinchine) est reconnue, mais le pays est divisé en deux zones par une ligne longeant le 17^e parallèle : au nord, s'installe le régime communiste d'Hô Chi Minh et, au sud, un gouvernement nationaliste, bientôt dirigé par Ngo Dinh Diem et soutenu par les États-Unis.

Cette partition du Viêt-nam entraîne un exode massif des populations. Plus d'un millions d'habitants du Nord-Viêt-nam, favorable à la France et redoutant la répression communiste, fuit alors vers le Sud.

En 1956, le CEFEQ quitte définitivement la péninsule indochinoise, certains soldats après des mois de captivité terribles dans les camps Viêt-minh.

Des élections libres, prévues dans l'année, doivent permettre la réunification du pays. En réalité, entre les deux états vietnamiens, mais aussi au Laos et au Cambodge, commence une lutte d'influence entre communistes et nationalistes pro-américains.

Dès 1957, elle débouche sur une seconde guerre d'Indochine (ou « guerre du Viêt-nam ») opposant les régimes favorables aux États-Unis à la République Nord-Viêt-nam et aux mouvements communistes du Laos et du Cambodge.



Des soldats français de Dien Bien Phu conduits en captivité, mai 1954.

© Droits réservés

BILAN HUMAIN

Le bilan humain de la guerre d'Indochine est lourd. Les pertes militaires françaises s'élèvent à 55 800 tués, dont 29 000 métropolitains, 11 600 légionnaires, 15 200 nord-africains et africains, auxquels il faut ajouter les 27 500 autochtones morts en servant dans le CEFEQ et les 17 500 Indochinois servant dans les armées nationales des États associés de l'Indochine¹.

Les pertes de combattants Viêt-minh, plus difficiles à évaluer, sont estimées à 500 000.

¹ Selon le tableau des pertes de la guerre d'Indochine établi par le ministre Jean-Jacques Beucler, secrétaire d'État aux Anciens Combattants – 1977-1978.

LA MÉMOIRE

Le souvenir des soldats français tombés en Indochine est aujourd'hui rappelé sur les monuments aux morts de leurs communes.

Depuis 2005, chaque 8 juin, une journée nationale en leur hommage est célébrée dans tous les départements français.

Le mémorial des guerres en Indochine, implanté à Fréjus, est cependant devenu le principal site de leur commémoration.

Il figure aujourd'hui parmi les dix hauts lieux de la mémoire nationale qui perpétuent la mémoire des conflits contemporains et rendent hommage à celles et ceux qui ont combattu pour la France ou ont été victimes des conflits dans lesquels elle a été engagée.

La journée nationale commémorative du 8 juin

Le décret du 26 mai 2005 a institué une journée nationale d'hommage aux « morts pour la France » en Indochine. La date du 8 juin a été retenue comme date officielle de commémoration car elle correspond au jour de l'inhumation du soldat inconnu d'Indochine à la nécropole nationale de Notre-Dame-de-Lorette (Pas-de-Calais), en 1980.



Le 8 juin 2019, à l'occasion du 65^{ème} anniversaire de la fin du conflit, l'Hôtel national des Invalides a accueilli dans la cour d'honneur une cérémonie commémorative exceptionnelle afin de rendre hommage aux « Morts pour la France » en Indochine.

© ONACVG



Le Mémorial des guerres en Indochine

Érigé sur les hauteurs de Fréjus, le Mémorial des guerres en Indochine dessine un large cercle de 110 mètres de diamètre inauguré par le président de la République François Mitterrand en 1993.

Lieu de recueillement, de commémoration et de transmission, il perpétue le souvenir des soldats « Morts pour la France » en Indochine entre 1940 et 1954, soit lors

des combats contre les Japonais (1940-1945), soit, majoritairement, durant la guerre d'Indochine (1946-1954).

Chaque 8 juin, la journée nationale d'hommage aux morts pour la France en Indochine est célébrée dans ce haut lieu de la mémoire nationale, qui est à la fois une nécropole et un mémorial.

La nécropole comporte deux espaces distincts :

- La nécropole militaire qui recueille les dépouilles de plus de 17 000 soldats identifiés placées dans des alvéoles dont les rangs sont orientés vers la mer et celles de plus de 3 000 soldats inconnus reposant en ossuaire. Le long du « Mur du souvenir » sont gravés les noms de près de 35 000 soldats morts pour la France dont les corps n'ont pas été retrouvés, identifiés, ou ont été restitués aux familles.

- La nécropole civile qui, à titre exceptionnel, accueille les corps de plus de 3 500 civils rapatriés des cimetières indochinois.

Un lieu destiné à la méditation et au recueillement a été aménagé sur le site, ainsi qu'un « Jardin du souvenir » accueillant les cendres d'anciens combattants d'Indochine, dont celles du général Marcel Bigeard.

Le Mémorial des guerres en Indochine dispose enfin d'un espace didactique, placé près de l'accueil, avec une exposition permanente retraçant l'histoire de la présence française en Indochine, mais aussi les grandes phases de la « guerre d'Indochine » entre 1946 et 1954.

S'y rendre :

**Mémorial des guerres
en Indochine**

862, avenue du Général
d'Armée

Jean Calliès
83 600 FREJUS

Contacts :

montfaron@onacvg.fr

04 94 88 08 09



LE PASTEUR DANS LA GUERRE D'INDOCHINE



Les troupes embarquées à bord du croiseur britannique HMS *Manchester* observent *Le Pasteur* qui passe devant lui, juillet 1941.

© Imperial War Museum

De nombreux navires furent utilisés pour créer un véritable cordon ombilical entre la France et l'Indochine. Marseille, porte de la métropole pour l'Outre-mer, accueillit un bon nombre d'entre eux comme *Le Sciblia*, *l'Athos II*, *Le Scogum*, cargo transformé en transport de troupes, *L'Oregon*, navire qui servit entre autre à rapatrier les cas psychiatriques, ou encore *La Marseillaise*, navire-hôpital qui avait pour port d'attache Marseille même. Mais, nul doute que, de tous ses navires, le plus célèbre reste *Le Pasteur*.

Lancé en 1938 et destiné à assurer les lignes d'Amérique du Sud, la Seconde Guerre mondiale met un terme à sa carrière avant même qu'elle ne commence. Il est saisi par les Britanniques le 9 août 1940 à Halifax, au Canada, où il vient de mettre en sécurité une partie de l'or de la Banque de France.

Il est alors, avec *L'Île de France* ou *Le Queen Mary*, un des « *Seven sea monsters* » (sept monstres de la mer), ces grands paquebots qui servent de transport de troupes durant tout le conflit.

Revenu sous pavillon français en octobre 1945 et décoré, il va poursuivre sa carrière, mais cette fois-ci dans le cadre du conflit indochinois.

De trop fort tonnage pour aller au-delà de la baie d'Along où il transfère les troupes sur d'autres navires, ses capacités de transport en font un navire précieux. Il peut aisément embarquer 4 000 soldats et sa rapidité lui permet d'accomplir une rotation complète entre la France et l'Indochine en quarante jours, dont dix d'escale à Marseille. Il devient ainsi incontournable dans le transport de troupes et demeure pour beaucoup LE navire qui vous amenait ou vous ramenait d'Indochine.

Il est aussi logiquement le témoin des troubles qui se déroulent à Marseille. En effet, dès novembre 1949, des dockers refusent d'embarquer du matériel en partance pour l'Indochine. Le 2 novembre, ils bloquent le chargement à bord du *Montbelliard* et, le 7 novembre, celui du *Cap Tourane* connaît le même sort. Mais c'est le 8 décembre 1949 qu'une conférence de dockers décide fermement de bloquer l'envoi de tout matériel à destination de l'Indochine et partant des ports de Sète, Nice, Port-de-Bouc, Port Saint-Louis, Port-Vendres, Toulon et Marseille. S'en suit une série de situations de blocage et de confrontation dont l'une des plus connues est celle concernant *Le Pasteur*.

En effet, le lundi 9 janvier 1950, des marins et métallos travaillant sur *Le Pasteur* décident de retarder le départ de ce dernier de 48 heures, alors qu'il est amarré au port de Marseille et qu'il doit embarquer 2 800 soldats pour l'Indochine. Le lendemain, alors qu'en ville des manifestations se forment, le préfet, accompagné de CRS, doit monter à bord du navire pour signifier à l'équipage qu'il est réquisitionné. Il faut attendre le lendemain pour que tout revienne à la normale.

Le Pasteur finit sa carrière le 9 juin 1980 dans l'océan Indien où, sous le nom de *Filipinas Saudia*, il coule alors qu'on le remorquait vers Kaohsiung, capitale de Taiwan, où il devait être démolí.

En incluant les transferts entre les divers territoires du Viêt Nam, *Le Pasteur* convoya au total près de 500 000 hommes, marquant ainsi le souvenir de nombreux combattants de la guerre d'Indochine.

TÉMOIGNAGES

De cette guerre d'Indochine, les soldats d'hier gardent en mémoire l'enfer des combats dans les jungles, les rizières et sur les fleuves, où nombre d'entre eux sont tombés.

Ils conservent aussi toujours dans le cœur cette terre envoûtante et la rencontre avec des peuples, qu'ils ont été obligés de quitter en laissant derrière eux leurs frères d'armes.

Des anciens combattants du Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient ont accepté d'évoquer et de partager leurs souvenirs du conflit indochinois.

Les témoignages de ces hommes, aux parcours et aux expériences variés, nous donnent un nouvel éclairage sur la guerre d'Indochine et nous permettent de mieux comprendre leurs motivations, leur engagement et leur vécu.



« *Voyagez avec les troupes coloniales* », JD, vers 1945
© Archives nationales d'outre-mer (France), FR ANOM 0009Fi480, sous réserve des droits réservés aux auteurs et ayants droit

Francis AGOSTINI



Ancien des
commandos
Nord Vietnam

Mon parcours avant la guerre d'Indochine ...

Je suis né le 19 mars 1933 à Marseille, Porte de l'Orient, dans les quartiers nord, à Saint Henri, chez ma grand-mère. Mes parents, tous deux instituteurs, enseignaient à l'école communale de Saint André et avaient acheté une magnifique propriété sur les hauts de Mourepiane. À côté de nous, résidaient quelques retraités des Messageries maritimes. Tous ces gens venaient régulièrement à la maison pour des réunions amicales comme cela se pratiquait alors (il faut noter qu'à l'époque la télévision n'existait pas encore et les contacts humains entre amis étaient beaucoup plus fréquents qu'aujourd'hui). C'est dire que, déjà, mes jeunes oreilles étaient à l'écoute des propos de ces personnes qui pour moi représentaient des êtres exceptionnels, et ma jeune cervelle était déjà remplie d'exotisme lorsque j'entendais parler de Saigon, Shanghai, Yokohama, Singapour, et bien d'autres ports ou villes d'Extrême-Orient.

Et puis il y avait aussi tous ces navigateurs comme on les appelait à Marseille, gens du quartier du panier, du Vieux Port, de la Joliette ou d'Arcenc, tout ce monde se croisait à bord des tramways. Marseille était alors profondément marqué par toutes ces terres lointaines, tout comme les Marseillais eux-mêmes.

C'est dire si, tout jeune, j'ai baigné dans cette ambiance, connaissant par les récits entendus déjà ce pays, comme si j'y avais fait un séjour, et que je rejoindrais 14 ans après, alors que rien ne me prédisposait à y aller. Ma vocation première en ce qui concerne le choix d'un métier était d'être médecin ... et non de me retrouver un jour sous l'uniforme des parachutistes coloniaux. Après être entré en Résistance en 1941, mon père a voulu rester dans l'Armée en 1944 et, ayant choisi l'Infanterie coloniale, fut envoyé en Côte d'Ivoire. Je me suis retrouvé en pension à Abidjan. En 1948, la famille ayant éclaté, ma mère et moi nous sommes retrouvés en France, puis au Maroc.

Bien entendu, entre-temps, j'avais grandi et les événements extérieurs ne m'échappaient pas. Maman s'étant remariée avec un militaire, colonial lui aussi, je ne pouvais en aucun cas échapper à cette ambiance exotique. D'autant plus que la guerre d'Indochine prenait une importance accrue et que l'affaire de la RC4 avait été cruellement ressentie à Casablanca, puisqu'un tabor complet avait disparu dans la bataille.

Mon engagement dans l'armée et mon arrivée en Indochine ...

Profondément marqué, je fis ma préparation militaire élémentaire, puis une année de préparation supérieure. À la fin de mes études et ayant fait divers métiers, je me suis décidé à m'engager dans l'Armée en 1952.

Francis AGOSTINI

Pourquoi ? Je ne saurais trop le dire, mais j'ai pensé qu'il fallait faire quelque chose de sérieux et que l'ambiance militaire dans laquelle je me trouvais a joué. Tout cela a fait qu'un beau matin d'hiver, même pas âgé de 20 ans, je me suis retrouvé à l'École des sous-officiers de Strasbourg.

Après divers stages, sorti dans un bon rang, j'eus le loisir de pouvoir choisir mon affectation et que voulez-vous que je choisisse sinon la coloniale et les parachutistes, au grand désespoir de ma maman ... Je rejoins ainsi la 1^{re} demi-brigade coloniale des commandos parachutistes à Vannes, puis au camp de Meucon (Morbihan).

Volontaire pour servir en Extrême-Orient, j'embarque en janvier 1953 sur le *Cap Saint Jacques*, à Marseille, après avoir vu mon père qui rentrait tout juste d'Indochine. Trente jours plus tard, je me retrouve à Saigon, avec tous mes camarades de la PC2 - Compagnie de renfort - en attente d'affectation, me débattant comme un beau diable pour être affecté aux commandos Nord Vietnam. Ayant ainsi abandonné la BAPS (base aéroportée de Saigon), je rejoins Hanoi à bord d'un Dakota et suis affecté à mon arrivée au CITAPI (Centre d'Instruction des Troupes Aéroportées en Indochine) - Commando à Hadong.

Volontaire pour servir en Extrême-Orient, j'embarque en janvier 1953 sur le *Cap Saint Jacques*, à Marseille, après avoir vu mon père qui rentrait tout juste d'Indochine. Trente jours plus tard, je me retrouve à Saigon, avec tous mes camarades de la PC2 - Compagnie de renfort - en attente d'affectation, me débattant comme un beau diable pour être affecté aux commandos Nord Vietnam. Ayant ainsi abandonné la BAPS (base aéroportée de Saigon), je rejoins Hanoi à bord d'un Dakota et suis affecté à mon arrivée au CITAPI (Centre d'Instruction des Troupes Aéroportées en Indochine) - Commando à Hadong.

Mon parcours militaire en Indochine ...

Intégré au commando 15, je participe à de nombreuses opérations, dont celle de la Nam Mau. Puis, c'est dans la région de Phuc Yen, Huong Canh et sur les pentes du Tam Dao que je suis mis à contribution.

Fin novembre 1953, je suis muté au commando 32, installé sur l'île Rousse en baie d'Along, et participe à toutes les opérations sur le fleuve Rouge, les côtes d'Annam et du Than Hoa.

Certes, au cours de mon séjour, j'ai réussi à me sortir de situations particulièrement difficiles, mais je le dois aussi à mes hommes, toujours fidèles et très aguerris, surtout ceux du commando 32. Ces chinois nationalistes avaient fait campagne en





Chine contre les forces communistes de Mao Tsé Tong et, après avoir été battus, s'étaient réfugiés au Tonkin, désarmés et regroupés dans des GACR (Groupements administratifs chinois régionaux). Ils s'engagèrent ensuite chez nous, où ils servirent avec honneur et fidélité. Lors des débarquements sur les côtes d'Annam ou du Than Hoa, il m'est arrivé à plusieurs reprises, avec une équipe spécia-

lisée, d'aller réduire en silence un ou plusieurs postes de guet vietminh, toujours judicieusement situés sur la côte, permettant ainsi de donner l'alerte en cas de débarquement de vive force. Là aussi, la mer, la nuit, le bruit du ressac étaient nos complices. Certes, l'entraînement, la préparation du « coup de main », le professionnalisme des marins y étaient pour beaucoup, mais également la chance, cette sacrée chance sans laquelle l'opération la mieux conçue peut capoter ...

Ma fin de guerre ...

Grièvement blessé près de Vinh lors d'un débarquement, hospitalisé, je n'ai de cesse de rejoindre mon commando. J'assiste ensuite à l'évacuation de la zone sud du delta tonkinois (opération Auvergne) avant d'être affecté à la dissolution des commandos au 3^e BPVN (bataillon de parachutistes vietnamiens). Je rentre finalement d'Indochine en janvier 1955.

Mon souvenir le plus marquant ...

Tout ce que j'ai raconté ou écrit sur l'Indochine l'a été sur un coup de cœur. Les sentiments que l'on peut avoir pour elle sont indéfinissables. Divers auteurs ont parlé du « mal jaune », sorte de nostalgie presque malade qui s'accroche à vous et ne vous lâche plus.

Je ne sais pas si j'en suis atteint, mais pour moi remontent sans cesse des images de populations laborieuses, de chaleureux accueils dans les zones pacifiées, en ville, chez les commerçants, des paysages inoubliables malgré la guerre, paysages d'où la mort pouvait surgir à chaque instant.

Me reviennent aussi les visages de mes hommes, leurs réflexions et leur réaction au combat, comment ils m'ont soigné quand je fus grièvement blessé loin derrière les lignes viets, et enfin comment ils nous ont suivi à la fin de la guerre lorsque nous avons été affectés, mon capitaine et moi, au 3^e BPVN à Nhatrang. Malgré leur âge, ils se firent brevetés à Saigon et devinrent de vrais parachutistes au sein d'une unité d'élite de la jeune armée du Sud Vietnam.

Que sont-ils devenus ? Il est difficile de le dire avec les événements qui ont suivi notre départ et la reprise de la guerre avec le Nord...



Ma vie après l'Indochine ...

Après un passage à Strasbourg en 1955 (Préparation à l'école spéciale militaire - PRESMA), je suis affecté au 3^e RPIMA (Régiment de parachutistes d'infanterie de marine), en Algérie, de 1956 à 1959.

Je poursuis ma carrière militaire, connaissant de nombreuses affectations et d'importantes responsabilités jusqu'à ce que je quitte l'armée, en 1977, après 26 ans de services actifs.

Je crée ensuite une entreprise agricole en Arles, que j'exploite en famille, jusqu'en 1999. Parallèlement, je m'investis également dans une carrière politique et me spécialise dans la protection de la forêt méditerranéenne et les feux de forêts, en tant que conseiller régional, puis conseiller technique auprès du Président de Région.

L'importance de se souvenir ...

De temps en temps, une municipalité se souvient de ces combattants, comme par exemple celle de La Ciotat (Bouches-du-Rhône) qui a fait ériger devant l'hôtel de ville une magnifique stèle à la gloire des combattants d'Indochine, qui rappelle que des enfants de cette ville sont morts là-bas pour que leurs concitoyens n'oublient pas leur sacrifice.

Fréjus (Var) heureusement est là aussi, avec sa nécropole et son mémorial, avec ses plaques des unités ayant participé au corps expéditionnaire pour que le citoyen, le touriste et l'étranger n'oublie pas ces « soldats de la boue » partis combattre et pour certains périr sur cette terre lointaine qu'était l'Indochine.

Depuis de nombreuses années, je suis pour ma part fortement engagé au service du monde combattant et de la mémoire. Ayant eu plusieurs responsabilités associatives, je suis notamment Président du Comité de coordination des associations d'anciens combattants des Bouches-du-Rhône. J'œuvre en lien avec l'ONACVG, la ville de Marseille, les conseils départemental et régional, la préfecture mais aussi les Armées, afin de favoriser les liens « Armée Nation » et de préserver et transmettre la mémoire.



Auguste BASILEU



Un parcours dans les Transmissions

Mon parcours avant la guerre d'Indochine ...

Je suis issu d'une famille modeste, un père facteur et une mère au foyer, avec trois enfants.

Mon père participa à la Première Guerre mondiale. Blessé, il fut fait Chevalier de la Légion d'honneur.

J'ai fait ma scolarité primaire à l'école communale, puis mes études secondaires au lycée Carnot de Pointe-à-Pitre (Guadeloupe).

En février 1948, je fus appelé au service militaire. Spécialité : transmission radio télégraphiste. Le morse me plaisait. Je voulais en faire mon métier de soldat. Je me suis rengagé pour quatre ans et ait été affecté à Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir), au 82^e bataillon, dans les Transmissions. J'y suis formé et me spécialise à l'École d'application des transmissions de Montargis (Loiret). J'obtiens alors le brevet du 1^{er} degré.

Mon départ et mon arrivée en Indochine ...

Devenu Sergent, je suis désigné pour l'Indochine en avril 1951. Je me dirige alors vers Marseille, pour embarquer sur *Le Pasteur* : véritable caserne flottante. La traversée se déroule sans incident, par une discipline ferme.

Je débarque ensuite à Saïgon : ville grouillante, bruyante, véritable fourmilière humaine. Je suis affecté au 821^e BT (Bataillon de Transmissions) comme Chef de Centre radio, sous les ordres du Général commandant les Forces armées du Sud.

Mon parcours militaire en Indochine ...

Homme de terrain, je participe à l'opération Bretagne. Chef de réseau du Commandement Delta, j'ai le témoignage de satisfaction à l'ordre de la brigade.

En décembre 1952, je suis muté au 82^e BT, à Hanoi, et engagé dans les opérations du Sud de Nam Dinh – Artois – Thai Binh, sous le commandement des généraux Salan et de Linares.

Par mon abnégation et mon courage au cours de l'opération Atlante, je me vois attribuer la Croix de Guerre à l'ordre de la brigade.

Je reçois également un témoignage de satisfaction à l'ordre de la division, une lettre de félicitations FTCV (Forces terrestres centre Vietnam) et le Titre de reconnaissance de la Nation.

Mon souvenir le plus marquant ...

Le premier de ces souvenirs fut l'attentat perpétré en zone d'opération vers Nhatrang. On venait d'arriver, vers 20 heures, sur la zone d'opérations. Un attentat venait de faire sauter notre réserve de pétrole arrivée en citerne par train.

Auguste BASILEU

Alerte générale, patrouille de ratissage des environs, mais pas d'accrochage.

Le deuxième : lorsque je fus désigné pour renforcer les télégraphistes de Dien Bien Phu. Cette mission fut finalement annulée. Entre temps, Dien Bien Phu était tombée aux mains des Viet.

C'était la fin de l'épisode « Indochine ». Malheureusement, le début d'une vie difficile, atroce pour les prisonniers.

Ma fin de guerre ...

1954 : tout se termine.

J'ai rejoint le 821^e BT à Saïgon. J'ai ensuite été rapatrié en métropole par avion DC3, puis débarqué à Marseille pour mon congé de fin de campagne.

Ma vie après l'Indochine ...

Après l'Indochine, j'ai été désigné pour l'Afrique du Nord.

Affecté à la 62^e CCT (Compagnie de Commandement et de Transmission), j'ai obtenu mon brevet 2^{ème}

degré à Alger. Chef de poste mobile, je participe aux nombreuses opérations d'ensemble de la 12^e Division d'Infanterie. J'obtiens la Croix de la valeur militaire, et le Titre de reconnaissance de la Nation.

Puis, c'est l'Afrique Occidentale Française, jusqu'à l'indépendance, ensuite la Mauritanie à Akjoujt avec son armada de sauterelles dévorant tout sur son passage, et enfin le Pacifique à Tahiti, Atoll de Tureia pour la mise au point des essais nucléaires après Reggane.

Après avoir été Adjudant-chef au 3^e RIMa (Régiment d'Infanterie de Marine), je débute une carrière civile à la Sécurité sociale militaire de Toulon.

J'obtiens la médaille d'honneur Terre de la Défense.

L'importance de se souvenir ...

Il est important de se souvenir de cette guerre qui semble être une parenthèse dans le monde d'aujourd'hui. Or, beaucoup de nos combattants y ont laissé leur vie pour sauvegarder l'honneur, le rayonnement et la puissance de la France en dehors de l'hexagone. Leur mémoire doit rester vivante et la commémoration en hommage aux victimes ne doit pas tomber dans l'oubli.

Pour ma part, je suis membre de plusieurs associations : l'association des anciens combattants d'Indochine, l'association de l'Ordre national du mérite (officier), l'association des médaillés militaires de Toulon, et l'amicale des anciens du corps des télégraphistes coloniaux.



Bernard GAUDIN



*Camaraderie
et fraternité
au sein du
Commando 25*

Mon parcours avant la guerre d'Indochine ...

Mon père était Colonel, jusqu'à sa retraite en 1950 à Tunis, et il est décédé en 1980. J'avais une mère exceptionnelle, décédée en 1990, et deux sœurs. Mon enfance a été chahutée par les différentes mutations militaires de mon père : Paris, Nice, Oran, Allemagne occupée, Tunis. J'ai passé mon baccalauréat au Lycée Carnot à Tunis.

Je décide ensuite de m'engager dans l'armée au 8^e Cuirassier à Bizerte en souhaitant poursuivre mes études dans l'armée, chose possible à l'époque. Mais la vie confinée en caserne ne correspond pas à mon souhait de carrière militaire.

Au régiment, on parle beaucoup de la guerre d'Indochine et cette aventure semble se rapprocher davantage de ce que je cherche. Après avoir réussi le stage de Sous-officier, je me porte volontaire pour effectuer un séjour en Indochine. Le Colonel du régiment n'était pas trop d'accord, mais il a fini par accepter.

Mon départ et mon arrivée en Indochine ...

J'embarque donc en avril 1951 sur le paquebot *André Lebon* pour 45 jours de traversée avec escales à Port-Saïd, Canal de Suez, Djibouti, Aden, Colombo (Sri Lanka), Singapour et enfin Saïgon.

Saïgon est une ville superbe, le climat surprend, ici il n'y a pas d'hiver. De larges avenues bordées d'arbres magnifiques, des rues commerçantes réputées, comme la fameuse rue Catinat, des boulevards animés par une foule de cyclo-poussettes qui vous font visiter la ville avec dextérité. Enfin, Cholon, le quartier chaud, pittoresque, quartier réservé et empire des jeux. La ville est calme, on a plaisir à contempler le passage des jeunes vietnamiennes dans leurs robes traditionnelles apportant le charme au paysage.

Ici, on est loin de la guerre.

Mon parcours militaire en Indochine ...

A Saïgon, nous recevons nos affectations respectives. Je suis affecté au Tonkin dans une unité de Commando, créée par le général de Lattre, Commandant supérieur des Troupes en Indochine à l'époque.

Ces commandos étaient des unités de renseignements chargées de recueillir le maximum d'informations sur l'ennemi : mouvements de troupes Vietminh, localisations de fabriques d'armement, itinéraires d'importations de matériel chinois et russe, débusquer les réunions politiques, ramener des prisonniers, ... Enfin, toutes informations permettant aux troupes régulières de réaliser les grandes opérations d'envergure. Il y avait 45 commandos au Tonkin, et je suis affecté

Bernard GAUDIN

au Commando 25. Notre base était fixée à Nam Dinh, petite ville au sud-est d'Hanoi, célèbre pour sa cotonnière renommée. Nous travaillons surtout de nuit, pénétrant en zone Vietminh, essayant de ramener le plus d'informations. Le commando se compose d'une centaine de partisans vietnamiens encadrés par un lieutenant et trois sous-officiers de l'armée régulière, partagés en trois sections de 30 partisans.

Les relations avec les partisans étaient de grande qualité. Ils étaient tous volontaires et leur attachement à la France incontestable, à part quelques déviations sans gravité car nous les surveillions de près. De plus, c'était d'excellents combattants dans un travail qui se rapprochait tout à fait du comportement asiatique. L'ambiance était excellente, nous apprenions leur langue, élément indispensable à plus

d'un titre. Nous avons aussi d'excellentes relations avec les notables locaux en leur rendant quelques services administratifs.

Les relations avec la famille n'étaient pas régulières. Impossible de donner notre position, mais le courrier parcimonieux arrivait quand même.

La guerre d'Indochine était une guerre d'embuscades, de coups de mains, de harcèlements. Le Vietminh était maître absolu dans ce genre de combat. C'est la raison pour laquelle le général de Lattre avait décidé la création de ces commandos formés pour la contre-guérilla.

Malheureusement, la maladie et sa triste disparition ont empêchés la poursuite de sa politique. L'Indochine a perdu un grand soldat qui luttait pour assurer son indépendance avec la France. Tous les anciens d'Indochine l'ont regretté. Nous l'appelions « Le Roi Jean ».

Mon souvenir le plus marquant ...

L'ambiance du commando était de grande qualité : entente et camaraderie parfaite entre les quatre européens. Le rapport avec les partisans était chaleureux, un sentiment de fraternité incontestable, ces combattants aimaient la France et son armée. « *Tout homme a deux patries, la sienne et la France* » disait Thomas Jefferson.



Rapidement, je prends contact avec eux, j'apprends leur langue afin de mieux les connaître. Surtout ne pas les décevoir. Ce n'est nullement une contrainte car, depuis mon arrivée, j'ai eu l'occasion d'observer chez ce peuple un grand nombre de qualités. Nous sortions toujours le soir en embuscade, tenue Vietminh pour ne pas être repérés au petit jour. Ces opérations étaient idéales pour observer leur sens du combat et leur parfaite adaptation à ce travail particulier.

L'Indochine est un pays qui fascine, qui vous imprègne : j'ai longtemps gardé leur accent, leur comportement, et une amitié qui se prolongea longtemps par lettres interposées.

Ma fin de guerre ...

En octobre 1953, je suis en fin de séjour. Le retour sur *Le Pasteur*, transport de troupes, est beaucoup moins confortable que l'aller sur *l'André Lebon*. Mais nous étions heureux de retrouver nos familles. L'arrivée à Marseille est perturbée par des manifestations communistes, heureusement vite canalisées par un service d'ordre efficace.

Je suis affecté sur ma demande dans un régiment de cavalerie aéroporté, le 1^{er} Régiment de Hussards Parachutistes. Très bon accueil, on se retrouve avec d'autres anciens d'Indochine. L'ambiance parachutiste est excellente.

C'est là que nous apprenons la chute de Dien Bien Phu ! Tous les anciens d'Indochine sont anéantis par ce triste dénouement. Toute l'armée est en deuil et l'événement largement commenté.



Ma vie après l'Indochine ...

J'ai quitté l'armée en 1955 comme Lieutenant. Une opportunité intéressante s'est présentée à moi pour intégrer une multinationale pétrolière. Un changement complet de carrière, mais un poste passionnant dans le service « Informations » qui permettait de nombreux contacts enrichissants.

Nommé à Marseille, j'ai aussitôt pris contact avec

le service des Officiers de réserve afin de poursuivre un rapprochement militaire qui me tenait à cœur. J'ai conservé longtemps certaines activités particulières tout en assurant mes fonctions pétrolières.

Ma vie familiale a commencé en 1956, je me suis marié, j'ai eu deux filles, puis six petits-enfants.

Je prends ma retraite à Bandol en 1986 après 25 ans de pétrole. Passionné par la mer, je deviens « sauveteur en mer » dans cette ville.

J'écris alors un livre racontant les activités du Commando 25.

L'importance de se souvenir ...

Il est important de se souvenir de ce triste conflit. Beaucoup d'erreurs ont été commises en Indochine depuis 1947. Il est facile bien sûr d'épiloguer, mais beaucoup d'entre nous pensent qu'il aurait pu en être autrement. Des hommes comme Monsieur Sainteny, le général Leclerc et le général de Lattre se sont fait entendre, on ne les a pas écoutés.

Ho Chi Minh est venu à Paris en 1947 défendre sa cause et offrir des solutions. Devant le refus du gouvernement, il s'est écrié : « *Ne me laisser par repartir sans rien, je ne pourrai pas retenir mon peuple* ». On l'a bien laissé repartir.

Il est bien évident qu'il fallait donner l'indépendance à l'Indochine : le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes était à la mode. Mais nous aurions peut-être pu trouver une solution consistant à établir une indépendance mais, avec la France, permettant de conserver des intérêts commerciaux et amicaux dans la plus belle de nos colonies.

Un grand nombre d'anciens d'Indochine se retrouve souvent dans ce magnifique cénotaphe à Fréjus pour des cérémonies du souvenir permettant de ne pas oublier.

Personnellement, j'organise une série d'interventions dans plusieurs collèges de la région du Var. Avec l'accord des professeurs et des principaux des collèges, nous nous adressons tous les ans aux classes de quatrième sur des sujets divers. Un chapitre conséquent est dirigé sur le conflit indochinois, qui n'est pratiquement plus évoqué dans les programmes.

Je garde un souvenir puissant de mon séjour en Indochine. Il m'a profondément marqué. J'ai eu beaucoup de chance : ni blessures, ni maladies. Ce n'est malheureusement pas le cas de nombreux combattants, rentrés blessés, meurtris, handicapés à vie. Mes pensées sont auprès d'eux.



Roger HEURTAULT



Ancien du commando de Montfort

Mon parcours avant la guerre d'Indochine ...

Je suis né le 30 décembre 1929 à Saint-Maixme-Hauterive (Eure-et-Loir).

À 14 ans, je travaillais dans une ferme (nettoyage des écuries, arrachage et tri des pommes de terre).

À 14 ans et demi, je réalisais un préapprentissage à l'école d'Arnouville, en Eure-et-Loir, puis à l'école d'apprentissage de Saint-Jean-de-Braye, près d'Orléans (Loiret), en maçonnerie et dessin industriel.

J'ai ensuite travaillé durant six mois comme maçon chez le père d'un camarade d'école. Son père n'ayant plus de travail, j'ai décidé de faire un devancement d'appel et je me suis finalement engagé pour cinq ans dans la Marine nationale.

Je passe alors mon certificat d'études primaires au CFM (Centre de Formation Maritime) de Pont-Réan, en Bretagne. En raison de mes excellents résultats sportifs, je suis ensuite désigné pour le Centre Siroco, en Algérie. J'y suis les cours de fusilier marin (6 mois), puis de commando (3 mois). Je ne peux, à cette époque, terminé le cours para, en raison d'une blessure.

Mon départ et mon arrivée en Indochine ...

Désigné pour l'Indochine, je pars en juillet 1950 en bateau et arrive au Cap Saint-Jacques le 11 août.

Après seulement deux jours, je pars en opération. Il faisait très chaud, et je n'étais pas très à l'aise, mais la bonne camaraderie effaçait tout cela.

J'appartenais au Commando de marine « de Montfort ». Nous étions trois commandos dans les forces maritimes d'Extrême-Orient: « Jaubert », « François » et « de Montfort ». Nous avions très peu de repos pendant ce séjour sous les ordres du général de Lattre de Tassigny. C'était des débarquements du Sud au Nord, de Saïgon à la frontière de Chine, à Moncay.

Mon parcours militaire en Indochine ...

Ma seule unité aura été le commando « de Montfort ». J'y ai réalisé différentes missions comme l'ouverture des combats avec la Légion étrangère, la participation aux combats de Haiduong (Tonkin), de la Cac-ba et d'autres débarquements sur les côtes d'Annam. J'ai reçu la Croix de guerre des TOE (Théâtres d'Opérations Extérieures).

Au commando, nous n'avions pas trop de relations avec les civils à cause de nos fréquents déplacements.

Mon souvenir le plus marquant ...

Mon souvenir le plus marquant est, après la bataille de Ninh Binh, l'anéantissement du Commando « François » et la mort de Bernard de Lattre, ainsi que l'opération de ratissage qui s'en suivit. Mais il y en eut beaucoup d'autres.

Ma fin de guerre ...

J'ai appris la fin de la guerre alors que je me trouvais à l'école des Fusiliers de Siroco, où j'étais instructeur au cours de Commando. À mon retour en métropole, j'ai été affecté au Commando « Trépel ». J'ai suivi des entraînements et terminé mon stage para à Pau.

Ma vie après l'Indochine ...

Je poursuis ma carrière militaire au Commando « Trépel », au centre Siroco (cours de cadre spécial et instructeur au BE). J'ai ensuite été en subsistance sur *Le Richelieu* puis sur le *La Fayette*, comme Adjoint au capitaine d'armes.

Après le Centre d'Entraînement de Saint-Raphaël, je suis de retour à Siroco pour former la Compagnie renforcée de Fusiliers marins commandos (CRFMC)

Puis, après la formation du groupement de fusiliers marins commandos, issus du Commando « de Penfentenyo », départ vers la frontière algéro-marocaine (plus de 80 patrouilles et embuscades de nuit des postes de Sebabna et Bab El Assa, puis du fort de Port Say). Je reçois la Croix de la valeur militaire.

J'embarque ensuite trois ans comme Capitaine d'armes sur l'Escorteur Rapide *L'Alsacien*, avant de terminer ma carrière comme capitaine d'armes à la base aéronavale de Cuers Pierrefeu.

L'importance de se souvenir ...

Il est sûrement important de se souvenir de cette guerre.

Ces dernières années, j'ai été très investi dans le milieu associatif, occupant différentes responsabilités : Président de la 344^{ème} section des Médaillés militaires et Vice-président des Médaillés militaires, Président du Souvenir français de la Seyne-sur-Mer, mais aussi Président local des Donneurs de sang et bénévoles.

J'ai également réalisé plusieurs passages dans un lycée avec d'autres anciens combattants pour des conférences et suis présent à toutes les cérémonies patriotiques de ma commune.



Michel HINTENOCH



Un jeune marin en Indochine

Mon parcours avant la guerre d'Indochine ...

Je suis né le 9 octobre 1932 à Toulon, dans le quartier du Fort Rouge. J'ai terminé mes études au collège Rouvière, en classe de 3ème, en 1949.

Mon enfance, c'était tout simplement la guerre, ce qui ne nous empêchait pas de jouer avec les amies et amis (billes, boules, et surtout sport). L'amitié était là.

Mon père était dans la Marine (maître-canonnier), affecté à l'île de Gorée, à côté de Dakar (Sénégal), une autre vie. Ma mère était en attente près de ses parents. J'ai voulu suivre l'exemple de mon père et je me suis engagé dans la Marine, à l'École des Apprentis Mécaniciens de la Flotte (EAMF) de Saint-Mandrier, le 1er octobre 1949. Le 1er octobre 1951, j'ai embarqué sur l'Emile Bertin pour 1 mois et 4 jours.

Puis, départ vers une nouvelle vie, l'Indochine, sur le Skaugum, vers un autre destin qui m'attendait.

Mon départ et mon arrivée en Indochine ...

Le 15 décembre 1951, ce fut mon départ volontaire pour l'Indochine. Pour moi, c'était une réussite, mais je m'apercevais également à ce moment-là que je commençais ma vie d'homme, loin de tous les miens. Avec mes 18 ans, j'allais à la rencontre d'hommes mûrs, qui nous mettaient à l'aise, dans un pays que je ne connaissais pas. Le langage n'était pas le même. Pourtant, ce n'était qu'un rêve du haut de mes 18 ans. Il fallait que je suive, que je demande, je me dirigeais vers un autre destin.

Cap Saint-Jacques fut le terme de notre voyage. On nous distribua du courrier (enfin des nouvelles) avec bien sûr notre affectation : Michel Hintenoch, Direction du Port de Saïgon pour préparation affectation flottille Amphibie au Centre Annam. Pour moi, c'était un rêve qui allait devenir réalité. 18 ans, quel bel âge pour me préparer, avec d'autres amis, à un autre destin.

Mon parcours militaire en Indochine ...

Je suis affecté, en arrivant et jusqu'au 11 février 1952, à la Direction du Port de Saïgon pour apprendre ce qui m'attendait, un avant-goût de ce que je ferai par la suite. En premier lieu : les quarts de nuit (c'est-à-dire six heures).

Et là, j'apprends que je suis affecté à la Dinassaut 4, à Tourane, dans le centre Annam. Nous partons remorqué par le LST



Michel HINTENOCH



Cheliff, une autre aventure va commencer.

De la Direction du Port, on nous envoie tout d'abord à Vinh-Long voir notre LCVF et tout le matériel qu'il contient. La vie change : mitrailleuse 12/7, mortiers de 80 ou 100. Une instruction sévère nous est faite. Nous sommes la « Marine en Kaki » (marins servant dans des unités amphibies).

Toujours remorqué par le LST Cheliff, nous arrivons à Tourane. Et là, ce n'est plus le même air : quart de nuit pour surveiller la rivière, 5h du matin au lieu de 6h. Somation, puis rafale. La jonque vient vers nous, et le mari et la femme atteints aux jambes. Un souvenir que je n'oublierai pas. Je n'étais pas fier (c'était ma première mission). Ensuite, côte d'Annam, et patrouilles avec les légionnaires : j'ai alors su ce qu'étaient les accrochages.

Mon souvenir le plus marquant ...

Sur la plage du centre Annam, nous vivons un accrochage avec les Viets, près de Hué. Notre Dinassaut 4 est prise en otage. Vite, on se met à l'abri dans un trou, arrosé de toutes parts. Les coloniaux viennent à la rescousse, et là se mettent à nos côtés. Un Viet vise le dernier colonial et tire. Robert Gabaye (qui deviendra président des médaillés militaires à Sanary) est sauvé. Il m'en reparle à chaque fois que je le vois. Il est devenu mon meilleur ami et j'ai fait partie de son association pendant des années. Un souvenir qui me tient à cœur.

Je peux affirmer que les légionnaires sont de supers soldats, toujours à rendre service et n'ayant peur de rien.

Une semaine plus tard, la Dinassaut 4 monte à Ninh Binh et a un accrochage sérieux avec le bataillon de femmes TD (Tieu Doan) 302 qui venait de se frotter à un commando Marine. Une blessée, balle dans la fesse droite, debout nuit et jour jusqu'à Tourane. Je ne l'ai jamais revu.



Je suis resté très proche des commandos par la suite et me suis inscrit dans leur association, car plusieurs commandos étaient présents à Ninh Binh.

Ma fin de guerre ...

J'ai passé deux ans en Indochine, de 1951 à 1953. La guerre n'était alors pas terminée. Je me trouvais à Tourane, au Centre Annam. J'ai également attrapé la dengue, et été hospitalisé 15 jours.

Mais des souvenirs resteront à jamais dans mon cœur. On ne peut tout raconter car, à 88 ans, j'y pense encore. Nous avions des amis que l'on ne verra plus, qui ont eu peur, comme moi. J'ai changé de caractère. 18 ans est la pleine jeunesse. Mais cela ne m'a pas empêché de sortir à Tourane,

de danser, mander, toujours sobre.

Et un jour, je reçois un papier (retour en France par Le Pasteur). Je quitte alors un endroit où j'ai passé deux ans de ma vie. Avec ma tenue kaki, ma fourragère et le grade de quartier-maître. J'ai quitté mes amis que je n'ai plus revus. Mais revoir ma famille sur le quai à Marseille, après 17 jours de mer pour le retour, une grande joie. Tout de suite après « bises », « beef frites » ce fut mon deuxième mot après ce retour que j'ai tant attendu.

Ma vie après l'Indochine ...

L'Indochine est un moment de ma vie que je ne pourrai jamais oublier. J'y pense encore. Ma jeunesse était loin de la France, j'avais laissé tous mes amis que je n'ai jamais revus. Il faut continuer pour faire sa carrière.

Après, d'autres conflits : Bizerte, Suez, le Liban, l'Afrique-du-Nord. Mais pour tous ces

conflits, ce n'était pas la même chose. Même le tremblement de terre d'Agadir, ne m'a pas laissé de trace. L'amitié par contre reste forte. L'Indochine sera un souvenir que je n'oublierai jamais. Peut-être à cause de la jeunesse que j'ai laissée là-bas.

J'ai continué mon temps de service à la majorité générale de Toulon, comme chargé des expéditions de matériel vers les bâtiments en campagne. Puis la retraite. Et continuation comme civil toujours à la Majorité générale de Toulon. Puis enfin à la maison. Mais, ne pouvant me détacher de ce que fut ma vie, me voilà à la maison du combattant, encore inhabitée. La mairie de Toulon nous donne la clé pour que nous fassions de ce bâtiment (Monsieur Lipiarski et moi-même) cette maison qui nous tenait à cœur. 17 ans de ma vie, Vice-président, chargé de la maison, ne m'ont pas permis d'avoir une vie familiale facile car, président départemental des sous-officiers oblige de monter à Paris pendant ces nombreuses années. Je ne regrette rien.

L'importance de se souvenir ...

Oui, il est important de se souvenir de l'Indochine, qui a fait de moi un homme, puis un maître de cérémonie avec mon ami Lipiarski. Toutes ces actions mémorielles, dont j'espère ils se souviendront, et commander les drapeaux à l'Arc de triomphe. J'ai fait mon devoir de mémoire : transmettre dans les écoles ce que l'on a vécu, représenter la France, tout un honneur. Et maintenant participer au travail de mémoire pour ceux et celles qui ne verront rien. Je dirai un seul mot : se souvenir.



Egon HOLDORF



Un légionnaire en Indochine

Mon enfance en Allemagne ...

Je suis né à Essen, en Allemagne, le 12 février 1932, dans une famille ouvrière. Je suis l'aîné de quatre frères et sœurs, mon père était ouvrier spécialisé fraiseur dans les Aciéries Krupp, ma mère femme au foyer.

Inapte au service militaire, mon père fut mobilisé sur place pour la production de guerre durant la Seconde Guerre mondiale. Les mères de famille et les enfants étaient évacués vers les campagnes en raison des bombardements intenses sur la Rhur (centre de l'industrie de guerre), pratiquement toutes les nuits.

Nous avons été dirigés vers Rothenburg, en Bavière, et c'est là que nous avons appris la mort de notre père sous les bombardements, le 28 mai 1943 à Essen. Loin de chez nous, le coup était rude pour ma mère, mon frère et pour moi, j'avais 11 ans.

J'ai quitté l'école à 14 ans, avec le CEP. Après un an d'apprentissage en électricité, je suis retourné en Westphalie pour travailler dans les mines de charbon, y ai obtenu mon CAP de mineur de fond et suivi parallèlement les cours de préparation de l'école des Mines. Mais j'ai constaté que le métier de mineur de fond n'était pas vraiment un métier d'avenir, car il aboutissait très tôt à la maladie des mineurs : la Silicose.

La croisée des chemins ...

A 20 ans, je me suis trouvé en face d'un immense point d'interrogation.

Comme la grande majorité des jeunes allemands, j'étais membre de la jeunesse hitlérienne et, pendant tout notre scolarité, on nous a enseigné que notre Dieu était le Führer, le guide suprême du peuple allemand. En fin d'année scolaire 1944, à 12 ans, nous étions encore prêts à nous sacrifier pour la Patrie.

Puis, en 1945, à la fin de ce cauchemar qu'a été la Seconde Guerre mondiale, le monde nous est tombé sur la tête. Notre Führer n'était pas celui qu'il prétendait : des milliers et des milliers de morts, la guerre perdue, et enfin l'impardonnable : les camps de concentration et l'Holocauste.

En 1952 encore, j'étais dans un espèce de flou existentiel total.

Il fallait absolument savoir qui j'étais ? Quelles étaient mes aptitudes intrinsèques ? Et surtout quelles étaient les valeurs de ce nouveau monde ? Un article de recrutement de la Légion étrangère dans le quotidien de la ville m'a alors mis sur la voie.

Mon engagement et mon départ en Indochine ...

En juin 1952, je me suis engagé à la Légion étrangère à Kehl, pour 5 ans. Je suis passé par

Egon HOLDORF

Strasbourg, Marseille (Fort Saint Nicolas), puis en Algérie à Oran, Sidi-Bel-Abbès et Saïda pour 3 mois d'instruction.

Après m'être porté volontaire pour les Parachutistes, je suis dirigé sur Sétif pour une affectation au 3^e BEP (Bataillon étranger de parachutistes) où je suis formé et breveté parachutiste le 27 août 1953.

J'embarque pour l'Indochine, via Oran, à bord du SS Pasteur et, après 21 jours de mer, j'arrive à Haiphong le 21 décembre 1953. Je suis alors affecté au 2^e BEP, à la 8^e Compagnie commandée par le Capitaine Jacques Petre. Après un stage de deux semaines à l'infirmerie du bataillon, je suis nommé infirmier de compagnie, en remplacement de l'infirmier qui venait de tomber sur le champ d'honneur.

J'ai participé à toutes les opérations du bataillon et du régiment et par la suite en Algérie, à un rythme soutenu, car nous étions une unité d'intervention rapide.

Je n'ai plus quitté ma fonction jusqu'à la fin de mon engagement.

L'épreuve de Dien Bien Phu ...

Après de multiples opérations aéroportées dans plusieurs secteurs, je suis embarqué pour un saut OPS de nuit sur Dien Bien Phu, le 9 mars 1954. Mais un incident pour un refus de saut nous oblige à faire demi-tour, car nous avons très largement dépassé la zone de largage de la cuvette et, en plus, nous étions exposés aux tirs très fournis de la DCA (Défense contre l'aviation) Vietminh.

C'est donc la nuit suivante, le 10 mars, que nous avons sauté sur la cuvette à 200 mètres d'altitude.

Une épreuve au-delà du supportable commence alors.

Notre unité était de toutes les attaques et contre-attaques, à un rythme infernal. Ce n'est pas un mot trop fort car il y avait la pluie, les tranchées étaient remplies de flotte, et l'artillerie, les mortiers et en dernier les orgues de Staline (lance-roquettes multiples) nous tenaient sous leur feu, jour et nuit, depuis leurs positions sur les hauteurs des pitons autour de la cuvette.

Quelques jours avant la reddition de la garnison, j'étais nommé Première classe.

La suite du cauchemar : la captivité ...

Après une longue marche de 650km en 42 jours, avec comme toute nourriture une boule de riz par jour, au bout, toute l'horreur des camps : pas de soins, manque de nourriture, manque d'hygiène, aucun médicament, etc. La seule aide que je pouvais porter à mes camarades était de gratter le fond de la marmite dans laquelle était cuit le riz afin de leur donner le charbon pour essayer de stopper la diarrhée ou le début d'une dysenterie. Par contre, tous les jours, nous avions une séance d'endoctrinement, autrement dit, la torture psychologique qui fut, malheureusement, prolongée par la mort de nombreux camarades dans des souffrances inhumaines.

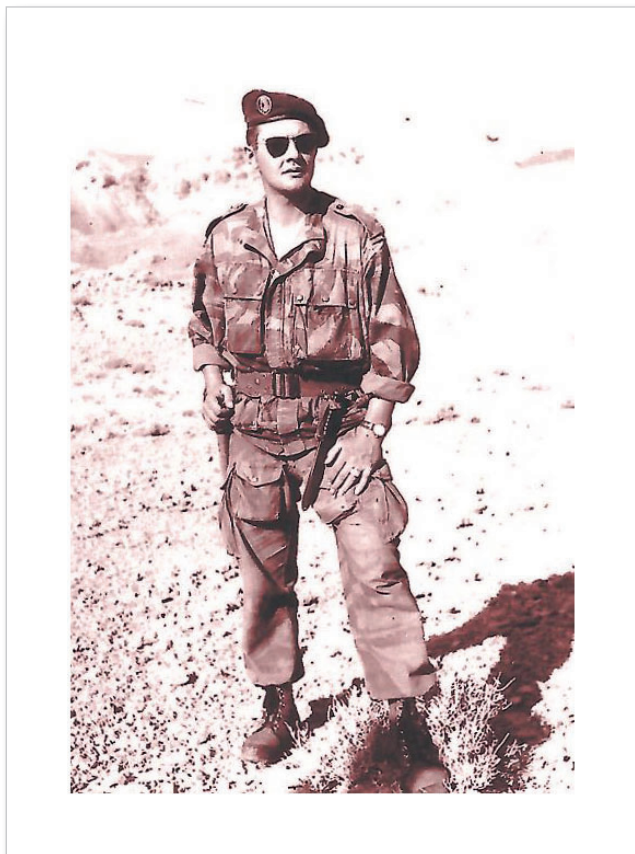
J'ai eu une chance incroyable de survivre à tout cela et le cauchemar prit fin le 2 août 1954 à Vietri. Je pesais alors 45 kg pour 1,74 m.

Je suis rentrée en Algérie à bord de l'Athos II, après un mois de mer, le 15 septembre 1954.

Mon engagement en Algérie ...

Après être arrivé à Oran, en septembre 1954, je suis dirigé sur Arzew pour une convalescence d'un mois et demi, oh combien méritée. Et c'était effectivement le temps nécessaire pour reprendre une apparence humaine normale.

A la fin de ma convalescence, le 10 janvier 1955, je suis dirigé sur Sétif pour prendre mon affectation à la 9^e Compagnie du 3^e BEP, bientôt dissout et devenant le 2^e REP et ma Compagnie la 4^e.



La guerre d'Algérie se durcissait, s'intensifiait, et nous retrouvions notre mode de fonctionnement comme en Indochine, celui d'une troupe d'élite à intervention rapide, par tous les moyens.

Nous sommes ainsi intervenus dans toutes les régions et à un rythme soutenu, en particulier dans les Aurès où nous avons eu des pertes sensibles. J'ai dû rester toute une nuit, seul avec un blessé très grave, touché à la colonne vertébrale, jusqu'à son évacuation, au petit matin, par hélicoptère (cette action m'a valu une troisième citation).

Après un rengagement de 6 mois et mon obtention du CADUCEE d'infirmier de corps de troupe, j'ai quitté la Légion étrangère pour me marier et entamer une carrière civile.

Ma vie après la Légion étrangère ...

J'ai eu la chance de rencontrer ma future épouse en 1955 à Saint-Antoine, près de Philippeville, en Algérie. C'est donc vers Saint-Antoine que je me dirigeais en quittant la Légion étrangère à Sidi-Bel-Abbès.

Mon nouveau départ dans la vie civile commençait avec des complications. En effet, après de fortes pluies suivies d'inondations, les liaisons ferroviaires étaient coupées. Il fallait donc faire fonctionner le système D appris à la Légion. J'ai pu trouver un avion militaire me prenant à son bord d'Oran à Constantine. Pour rejoindre Philippeville puis Saint-Antoine, il fallait trouver une place dans le seul véhicule autorisé par le FLN à prendre la route pendant le couvre feu, la voiture transportant le journal La Dépêche de Constantine.

Enfin arrivé à Saint-Antoine, je me suis marié avec mon épouse Sylviane, le 13 septembre 1958. J'ai été naturalisé français par décret du 17 avril 1959. J'ai ensuite travaillé comme aide-soignant à l'hôpital de Philippeville, puis j'ai rejoint début 1960 la clinique chirurgicale de mon patron, le Docteur Ricoux. C'est dans cette clinique que j'ai véritablement appris mon métier en occupant successivement les fonctions

d'infirmier, d'aide opératoire et enfin de manipulateur d'électroradiologie médicale. Nos trois enfants sont nés à Philippeville en 1959, 1961 et 1962. En 1968, nous ne pouvions plus les scolariser sur place et nous ne voulions pas les mettre en pension loi de nous.

A contrecœur et avec beaucoup de tristesse, nous avons pris la décision de quitter ce beau pays pour rejoindre la France. C'est ainsi que nous avons débarqué à Marseille en mai 1968.

Et c'est reparti pour une nouvelle tranche de vie, mais cette fois avec trois enfants en bas âge à charge. J'ai commencé à travailler dans des cliniques privées comme infirmier. Suite à l'obtention de mon diplôme d'État de manipulateur d'électroradiologie, j'ai été engagé à l'Assistance publique de Marseille au Centre cardiovasculaire. Puis, après 20 ans de service à la pointe de l'évolution, j'ai fait valoir mon droit à la retraite en 1995.

L'importance de se souvenir ...

Mes activités professionnelles, avec des gardes très fréquentes, ne me permettaient pas de m'investir dans d'autres responsabilités.

C'est donc en prenant ma retraite et libéré de ces contraintes que je me suis engagé dans les rangs des anciens combattants, avec le sentiment très fort que, désormais, ma mission consistait à participer au devoir de mémoire. Ma motivation était dictée par le souvenir de tous les camarades tombés à mes côtés au champ d'honneur, pour la France.

C'est ainsi que j'ai porté le drapeau des médaillés militaires pendant 7 ans et assumé la fonction de Vice-président. En 2002, j'ai été élu Président des Porte-drapeau de Marseille et sa région, fonction que là aussi j'ai assumé pendant 7 ans. J'ai également été Président des plus grands invalides de guerre – comité des Bouches-du-Rhône –, durant 3 ans, Vice-président de l'Amicale des anciens combattants de la Légion étrangère de Marseille, et j'ai assumé les fonctions de Juge assesseur au Tribunal des pensions militaires d'invalidité.

Depuis de nombreuses années, je suis conseiller départemental de l'ONACVG et cette activité m'apporte une appréciation plus profonde mais aussi plus globale du « devoir de mémoire ».

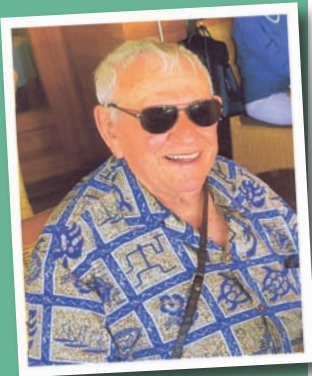
Mon souvenir le plus marquant d'Indochine ...

C'est sans aucun doute le saut de nuit à 200 mètres d'altitude sous le feu intense de la DCA du Vietminh et l'arrivée au sol sans savoir où étaient les lignes amies et celles de l'ennemi. Et surtout la perte de camarades et amis pendant le saut.

Un autre souvenir important d'Indochine me reste de notre longue marche vers les camps de captivité. Au détour de la piste, dans cette jungle que nous traversons, j'ai vu une image qui représente pour moi toute la beauté de ce pays magnifique : un rocher de marbre blanc, recouvert d'une verdure luxuriante sur laquelle il y avait encore la rosée du matin et des milliers de papillons de toutes les couleurs, éclairés par les rayons d'un soleil splendide. Cette image m'a certainement donné l'espoir et la force pour la suite de ce chemin très difficile.

Mon parcours a été très dur et dangereux, j'ai failli perdre la vie à plusieurs reprises, mais la formation et les compétences reçues à la Légion étrangère – cette école d'excellence, de rigueur et de vérité – m'a donné la force et les moyens de préserver ma vie et de faire honneur à la France.

Edmond MENOUD



Deux séjours en Indochine entre 1947 et 1955

Mon parcours avant la guerre d'Indochine ...

Je suis né le 15 avril 1928 à l'hôpital de Chambéry. Je vivais à Cognin, derrière l'usine Opinel. Mon père était coupeur en ganterie et ma mère brodeuse dans la même entreprise. L'entreprise, une tannerie, était florissante, et mes parents gagnaient bien leur vie. Mais la crise de 1930 est passée par là.

J'ai réalisé une scolarité normale, passé mon certificat d'étude puis je suis allé au collège.

En septembre 1939, la guerre est déclarée à l'Allemagne. J'étais chez mes cousins au Tremblay où je passais mes vacances à garder les vaches. Mon père est venu m'annoncer qu'il était mobilisé. Il est allé à Vizille pour empêcher les Italiens de passer, il n'en a vu aucun, ils n'ont jamais été capables de franchir la frontière.

À l'Armistice, la France a été coupée en deux. Nous étions dans la zone « libre », néanmoins occupée par les Italiens. La nourriture commençait à manquer. Puis, Hitler a occupé toute la France ... il y avait des Allemands partout.

Un jour, en rentrant de l'école, la maison était vide et en désordre. Mon père et ma mère avaient été arrêtés par la Milice et mis en prison. Ils recherchaient le pistolet de mon père et le soupçonnait d'autres activités. Au bout d'une semaine, ils ont été relâchés. Mon père, à la suite de cela, s'est fait oublier au sanatorium de Saint Hilaire du Touvet.

Après les bombardements du 26 mai 1944, nous avons aidé à ramasser les morts et les blessés et pendant plusieurs semaines nous avons aidé les gens à récupérer ce qu'ils pouvaient. J'ai également vécu la fin de la guerre, et les règlements de compte sous couvert de l'épuration.

Mon but, en rentrant dans l'armée, était de partir au Texas pour faire pilote, les pilotes étaient alors formés par les Américains.

À la visite médicale, la vue a été reconnue insuffisante et je suis rentré dans l'armée de terre, espérant une opportunité. Celle-ci s'est présentée dans les années 1950 à la création de l'aviation légère de l'armée de terre. On m'a envoyé à Mont-de-Marsan, au « centre de l'armée de l'air ». Tous les contrôles étaient bons, mais à l'examen de la vue on m'a remis sur le tapis la machine qui affichait les « c » dont il fallait donner le sens de l'ouverture. Une fois de plus, j'ai été recalé et je suis resté dans l'infanterie.

Je me suis engagé pour trois ans le 11 janvier 1946 au 99^e RI (Régiment d'Infanterie) à Chambéry, puis Bourg-saint-Maurice. Je réalise alors des stages dans les écoles d'Uriage et Saint-Maixent.

Edmond MENOUD

Mon départ et mon arrivée en Indochine ...

J'ai été affecté le 28 décembre 1946 au bataillon de marche du 151^e RI. Ce bataillon, créé à Sathonay après le coup du 19 décembre à Hanoi, était composé de cadres du 5^e RTM qui venaient d'effectuer les campagnes d'Italie et d'Allemagne.

Ma section était composée de Ch'timi à 70%, le reste venant de la compagnie de discipline d'Albertville.

Nous avons quitté Sathonay par train, avec armes et bagages, et avons été hébergés au camp de Sainte-Marthe à Marseille. Le lendemain matin, de bonne heure, nous nous sommes mis en route à pieds pour le port, armement sur le dos. J'avais un fusil mitrailleur Bar tout juste sorti de sa caisse et dégoulinant de graisse, 12 chargeurs et un colt. Il y a un gros bout de chemin entre Sainte-Marthe et le port de Marseille ! Embarquement immédiat sur *L'Athos II*. Nous étions 200 par cabines, avec trois étages de couchettes. Pour le premier jour à bord, nous avions des rations US.

Nous avons reçu la visite du général de Lattre de Tassigny « *Soldats, vous partez pour un beau et long voyage* », mais sous les huées des communistes « *Vous allez tuer nos frères jaunes !* ».

Nous sommes partis pour Saigon le 11 janvier 1947. Nous avons réalisé une première escale à Alger, le 16, pour embarquer le 1^{er} Bataillon de Choc et un bataillon de parachutistes, une deuxième escale à Port Said, le 22, pour ravitailler le bateau, une troisième escale à Djibouti, le 27.

Jusqu'à Colombo, notre quatrième escale, dans l'océan indien : tempêtes et vaccinations. Les médecins se sont aperçus que nos carnets de vaccination étaient en fond de cale, donc inaccessibles. Pas de problème, on recommence tout dans l'océan indien, avec des vagues qui passaient par-dessus le pont avant.

Durant les repas dans l'océan indien, à la queue, le plateau à la main, lorsqu'une grosse vague soulevait l'avant du bateau, soit tu recevais le plateau en inox de celui qui te précédait en pleine figure, soit le plateau et le ragoût de mouton. Il ne fallait pas se plaindre. Nous étions précédés par *L'Île de France*. Ils étaient, paraît-il, sur huit étages de couchettes. Pour manger, il y avait deux services de repas, le premier aux aurores, le dernier à la nuit.

Après une dernière escale à Singapour, nous arrivions à Cap Saint Jacques et Saigon, le 11 février.

Mon parcours militaire en Indochine ...

Premier séjour – Cochinchine (1946-1949)

Je fus dirigé sur la caserne Martin des Pallières. Je mesurais 1,65 mètre pour 65 kg et j'étais équipé d'un fusil-mitrailleur BAR, de 12 chargeurs, d'un colt et de 12 grenades. Les Japonais étaient encore présents, ils gardaient nos dépôts de munitions, en échange, ils pourraient rentrer au Japon avec leurs armes. Nous avions aussi un général à garder, il fallait vérifier sa présence toutes les heures. À chaque visite, il était au garde-à-vous au pied de son lit.

Le 27 février 1947, nous avons embarqué sur un train de jonques, une par compagnie, avec hommes, bagages, armement et munitions. Nous avons suivi la rivière de Saigon, des cours d'eau, le Mékong, pour arriver à Tra Vinh le 3 mars.

Puis, nous avons participé à l'ouverture de la route Cau Ke Tra Hon. Nous avons construit un poste et un pont et nous sommes installés à Tra Hon. Quelques temps plus tard, le poste sera enlevé par des Viets, tous les occupants tués, un de mes copains retrouvé atrocement mutilé.

Le 17 avril, nous connaissons notre premier accrochage sérieux, à 20 km au sud de Cantho. Notre détachement est conduit par le Capitaine Biot et ma section par l'Aspirant Abadie. Nous tombons dans une embuscade, la fusillade éclate, 3 ou 4 armes automatiques nous tirent dessus, les ordres sont donnés en Allemand. J'étais



dans le groupe de tête. Je riposte avec mon fusil mitrailleur lorsque le calme revient. Mon camarade André est tué. Il tirait avec une Thompson, une balle a traversé la première poignée, le chargeur, la deuxième poignée, a pénétré dans la crosse, a ricoché sur une ferraille et s'est fichée dans le cœur. Le capitaine Biot et l'aspirant Abadie ont disparus. L'aspirant sera retrouvé le lendemain flottant sur le rach. Nous réalisons ensuite différentes opérations dans la région de Cantho et la compagnie est affectée à la « Ferme Gressier », une grosse exploitation de riz. Le 5 août 1947, les Viets sont venus nous chatouiller. Nous les avons repoussés facilement (croix de guerre, une citation).

À la fin août, nous quittons le secteur de Tra Vinh pour Long Xuyen. Enfin de l'eau claire grâce à la présence d'alun dans le sol, les impuretés sont déposées, l'arroyo est clair.

Je suis ensuite muté à Saigon, au Groupement cambodgien n°2, avec 20 Cambodgiens. Nous escortons des convois fluviaux, routier, ferroviaire.

Puis, je suis affecté à la 153^e Compagnie de Quartier Général de la 9^e DIC (Division d'Infanterie Coloniale), dans le peloton de protection du commandant en chef de l'Indochine. Le peloton assure sa protection à Saigon, et l'escorte dans ses déplacements au Sud Vietnam, au Laos et au Cambodge.

Au cours d'une escorte dans la région de Mytho, une automitrailleuse M8 s'est

retournée. Le chef de bord a été happé par la tourelle et écrasé dans la boue, le conducteur a pu sauter, mais le radio est resté dans le véhicule. Il a respiré par un trou de 10 millimètres au plancher pendant près de deux heures jusqu'à ce qu'un Scammell de dépannage ne vienne retourner l'automitrailleuse.

Nous étions logés dans deux villas sur la route de Tan Son Nhut, à proximité d'un camp de paillotes. Des événements bizarres ont eu lieu, alors que les villas étaient gardées. Un sergent rapatriable le lendemain a été tué dans son lit et son colt volé. Il est probable que le sergent se soit réveillé pendant le vol et que le voleur l'ait abattu pour ne pas être reconnu. Il ne semble pas que le Vietminh était en cause.

Un soir, un camarade m'a invité à manger à Dakao, quartier pas très loin de notre cantonnement. Au retour, je le raccompagne à sa chambre, on se dit au revoir, je fais 10 mètres. Coup de feu venant de sa chambre. J'y retourne. Mon camarade était sur son lit, le fusil sur le ventre, le canon sous le menton. Il venait de se suicider.

Après ce premier séjour en Indochine, j'ai été rapatrié en France, embarqué à bord de *L'Athos II* le 4 août 1949 pour arriver à Marseille le 29.

J'ai ensuite été affecté au 92^e RI à Montluçon.

J'ai fait un stage, d'une durée de deux ans, à l'École nationale d'entraînement physique militaire (ENEPM) de Pau. La première année pour les sports individuels se déroulait à Pau, la deuxième année pour les sports de combats à Antibes.

Pendant ce stage, j'ai touché le jackpot ! Le 1^{er} novembre 1951, j'ai rencontré Henriette Mondine, vendeuse chez Dinan, devenue Henriette Menoud par mariage le 18 août 1952. Mes beaux-parents étaient inquiets de voir leur fille mariée à un militaire, mais surtout de la voir quitter Pau. Nous nous sommes installés à Montluçon dans un logement au sein de la caserne.

Deuxième séjour – Cochinchine et Laos (1952-1955)

Le 25 novembre 1952, j'ai été désigné pour un deuxième séjour en Indochine, après un stage de deux mois à Fréjus.

Nous avons conçu un enfant, mais la grossesse n'est pas arrivée au bout. Je n'ai été prévenu qu'un mois plus tard par une lettre de ma belle-mère. Elle a dû gérer toute seule le moral et le matériel. Il fallait plus d'un mois au « skype » de l'époque pour l'aller-retour d'un problème urgent. Elle recevait une fois par mois un courrier de notre base arrière lui indiquant que j'étais vivant. Dans l'autre sens, le courrier arrivait à notre base arrière, retransmis sur Hanoi et parachuté avec le ravitaillement. Il fallait tellement de temps que les lettres auraient pu arriver moisies. Pendant mon séjour en Indochine, elle a eut à subir les insultes de femmes communistes, lui souhaitant ma mort ... et autres gentilleses.

J'ai embarqué pour Saigon le 2 mars 1953 sur le *Skaugum*, affrété par les Messageries maritimes entre 1950 et 1954 et aménagé pour le transport de troupes en métropole et dans le sud-est asiatique. Il transportait environ 2 000 soldats à chaque voyage.

J'ai débarqué à Saigon le 28 mars. J'ai été affecté à la Mission militaire française auprès du gouvernement laotien, puis au 1^{er} BIL (bataillon d'infanterie laotien) au camp de Chi Nai Mo, près de Vientiane où nous opérons, commandé par le Commandant de Bouteiller.

Noël 1953 a failli être le bout du tunnel. En opération dans la forêt, seul européen au milieu des Laotiens, des viets m'ont déclenché trois bombes artisanales enterrées au bord de la piste à une demi-heure d'intervalle. Aucune ne m'a touché.

Lors d'une autre opération dans la jungle, les guides laotiens étaient perdus au milieu des forêts. Mes photos aériennes et ma boussole nous ont permis de nous retrouver. Les guides étaient époustoufflés.

La résistance humaine

Dans une embuscade, un Laotien a pris une balle dans le mollet, pas moyen d'arrêter le sang. Je lui ai fait un garrot avec une suspente de parachute et serré jusqu'à l'arrêt

du saignement. Il était impossible de desserrer, le sang coulait comme une fontaine. Nous l'avons traîné sur un brancard de fortune pendant trois jours sans desserrer le garrot avant de pouvoir l'évacuer sur Saigon, avec peu de chance de survie. Il est revenu trois mois plus tard, en boitant seulement.

Nous avons ensuite été transportés en avion sur Luang Prabang et avons pris la direction de Pakseng à trois jours de marche. Nous suivions la Nam Seng pour arriver à destination et remplacer le 5^e BIL afin d'arrêter les Viets descendant du Nord. Nous dormions dans des huttes en compagnie des rats et étions ravitaillés par parachutage d'avions (Dakota, Beaver, Nord Twin, etc.). Pendant le siège de Dien Bien Phu, le « ravito » était irrégulier. Le 7 mai, nous avons appris la chute de Dien Bien Phu lorsque les avions nous ont parachuté ce qu'ils n'avaient pas pu larguer sur le camp retranché. Nous avons patrouillé dans le secteur, à la recherche de rescapés. Nous n'avons récupéré qu'un légionnaire. Nous avons renforcé nos défenses, sachant très bien que nous n'aurions pas résisté bien longtemps. Les renseignements que nous avions nous montraient que les Viets n'étaient pas très loin.

Juste avant le cessez-le-feu, ma patrouille d'une vingtaine de Laotiens est envoyée au nord de Pakseng pour se renseigner sur les déplacements du Vietminh. Celui-ci venait de Dien Bien Phu et descendait vers l'Annam. Nous sommes restés une semaine à surveiller. Lorsque nous avons vu le défilé ininterrompu de matériels et d'hommes : rien à faire ! On a fait demi-tour.

Mon souvenir le plus marquant ...

Le 9 septembre 1947, grosse embuscade entre Long Xuyen et Raggia, à Tan Hiep. Bilan : 9 tués, 11 disparus, dont le Capitaine Moreau et le Lieutenant Pringaut, plus 4 blessés.

Le plus dur, c'était de nous retrouver à 20 sur 40 et de rassembler les effets personnels de nos camarades pour les renvoyer aux familles.

Ma fin de guerre ...

21 juillet 1954, cessez-le-feu.

Il était temps, nous étions pratiquement encerclés par les Viets. Cette guerre socialiste à 16 000 km de nos bases, il fallait vraiment être socialiste pour comprendre qu'il n'était pas possible de la gagner, surtout avec les Chinois à côté ! Vive Mendès France, c'était un socialiste plus intelligent que les autres.

Les accords de Genève divisèrent le pays en deux par une zone démilitarisée au niveau du 17^{ème} parallèle. Les deux parties du Vietnam connurent alors la mise en place de gouvernements idéologiquement opposés.

Nous étions désignés pour escorter (surveiller) les troupes viets du Sud jusqu'au 17^{ème} parallèle, à pied bien évidemment. Mais cette opération a été annulée, tant mieux. Nous avons détruits les munitions puis sommes retournés à Luang Prabang, en partie en pirogue, le reste à pied. Cette destruction n'était pas simple. Dans un fond de vallée un matin de bonne heure, l'explosion d'obus au phosphore a créé un tel nuage que l'on a failli être asphyxiés.

J'ai ensuite réalisé un stage à Cap Saint Jacques, puis je suis retourné à Vientiane. Je suis rentré le 5 février 1955 après 36 heures de vols à bord d'un avion Armagnac.

Ma vie après l'Indochine ...

Après l'Indochine, j'ai poursuivi ma carrière militaire.

J'ai été affecté à l'école militaire de Strasbourg de mai 1955 à novembre 1958. Durant cette période, j'ai eu un fils.

Puis j'ai été engagé en Algérie, affecté au 94^e RI, à Kenchela, qui avait pour rôle de contrôler les passages de groupes du FLN (Front de Libération Nationale) qui allaient et venaient depuis la Tunisie. Je suis rentré en métropole le 19 mai 1961, par vol direct en Caravelle.

J'ai ensuite été affecté à l'École militaire préparatoire d'Aix-en-Provence comme officier des sports, promu Sous-lieutenant. Ce fut une période assez agréable sous le commandement du Colonel Chevillotte.

Du fait de ma promotion au grade de Lieutenant, je fus enfin muté au 159^{ème} RIA (Régiment d'infanterie alpine) à Briançon.

J'ai quitté l'armée le 1^{er} juillet 1971, après un défilé à Toulon comme Porte-drapeau du régiment.

J'ai ensuite débuté une carrière d'expert en automobile de 1971 à 2008.

Ma vision du conflit aujourd'hui ...

Comme toujours, la guerre a lieu parce que les efforts de solutions politiques n'aboutissent pas, soit par manque de volonté ou par médiocrité des négociateurs. À cette époque, les socialistes qui étaient au pouvoir voulaient conserver l'Indochine, alors que de Gaulle pensait négocier l'autonomie.

Une transition vers l'autonomie, et pourquoi pas plus tard l'indépendance, était possible comme cela l'a été parfois ailleurs. Le monde allait partout vers la décolonisation. Mais les négociations ont été un échec et la poussée du communisme international n'y a pas aidé, loin de là. Le résultat a été un grand nombre de morts dans chaque camp et l'entrée du Vietnam dans la guerre, la division et l'exil parfois pour des générations de Vietnamiens.

En ce qui concerne le tour pris par la guerre, je pense que la défaite militaire était inéluctable, d'une part à cause des erreurs d'une partie du commandement, d'autre part du fait des moyens et de l'organisation du Vietminh à la fin de la guerre que j'ai pu constater directement.

Enfin, j'ai été très marqué tout au long de cette guerre par l'attitude que je qualifie de honteuse des communistes français qui défendaient leur « grand frère vietminh » contre les militaires et leurs familles, pourtant de leur propre pays, quitte à les mettre parfois en danger par des sabotages.

L'importance de se souvenir ...

Depuis 2010 environ, je suis Secrétaire de l'Association varoise des anciens combattants d'Indochine (AVACI) et de l'Association de la Médaille militaire. Je participe ainsi aux différents événements associatifs.

Après avoir peu communiqué au cours de ma vie sur les périodes de guerre, j'ai finalement décidé d'écrire mes souvenirs de mes séjours en Indochine, puis en Algérie, et finalement d'en faire des mémoires dans le cadre familial.

Aujourd'hui, pourquoi pas les transmettre dans un champ plus large !

Pierre MONJAL



De l'enfer de Dien Bien Phu aux camps du Vietminh

Parachuté sur le camp retranché Dien Bien Phu ...

Le 2 juin 1953, engagé volontaire pour servir dans l'Artillerie des Troupes Coloniales, je suis désigné pour rejoindre l'Indochine et débarque le 26 février 1954 à Saïgon.

Dirigé sur Hanoï (Tonkin), où, après avoir suivi un stage radio au Centre d'instruction de l'Artillerie du Nord Vietnam (CIANV), je suis, comme mes camarades, impatient d'être affecté dans une unité combattante.

L'opportunité arrive le 13 avril car, au rapport du soir, nous sommes informés que le Commandant recherche des volontaires de toutes armes pour être parachutés à Dien Bien Phu, la situation du camp retranché étant alors pour le moins critique.

Jusqu'au 2 mai, 700 volontaires, non parachutistes, feront, comme moi, le grand saut. Après une préparation des plus rudimentaires nous sommes dirigés, dans la nuit du 18 avril 1954, sur Gia Lam (aérodrome), où nous percevons notre parachute (18kg) et sommes aidés pour nous équiper. Ayant comme seul bagage notre parachute et du courrier, nous embarquons à bord d'un Dakota.

Nous décollons et, arrivés 2 heures plus tard au-dessus du camp retranché, nous avons l'impression d'être en plein jour, car le ciel est éclairé par des fusées éclatantes ; l'angoisse, la peur nous étouffent, car la DCA (Défense contre aviation) du Vietminh est déchaînée. Vient alors comme une délivrance « l'ordre cher au Para » : « Debout-Accroché » et le grand plongeon dans la nuit noire. Je venais de faire le seul saut de ma vie, alors qu'un an plus tôt le médecin-chef du Centre de Réforme de Nice, avait refusé mon engagement dans les Paras (voûte plantaire).

En arrivant au sol, mon problème fut de retirer mon parachute, car les balles sifflaient autour de nous et, tétanisé, je n'arrivais pas à décrocher mon ventral.

Heureusement, la Légion est arrivée, a fait le nécessaire et m'a dirigé vers le PC du 2/4e RAC (Régiment d'Artillerie Coloniale), où j'ai été rapidement affecté comme radio près du lieutenant Lagarde, Officier DLO (Détachement de liaison et d'observation).

À partir de cet instant, je vais vivre, subir et découvrir, jusqu'au dernier jour de la bataille, ce qu'est vraiment la guerre (pluie, boue, obus, harcèlements, assauts, cris, blessés, morts, les orgues à « Staline », la peur, l'héroïsme, etc., etc.).

Bien que subissant de lourdes pertes, notre adversaire est sans cesse renouvelé et peu à peu grignote notre terrain. Nos parachutages tombent, pour plus des trois quarts, chez les Viets. Il n'y a pratiquement plus de munitions, plus de vivres, les combattants de l'Union Française sont épuisés, et le 7 mai nous recevons

Pierre MONJAL

l'ordre de détruire notre matériel et de cesser le combat à 17h30, et de nous rendre sans drapeau blanc².

Prisonnier du Vietminh ...

Prisonniers du Vietminh, traités comme des criminels de guerre, nous sommes dirigés par petits groupes avec nos blessés légers vers une vaste clairière, lieu de rassemblement. Là, le Vietminh nous sépare de nos officiers, de nos camarades africains, nord-africains et vietnamiens. Commence alors une longue marche vers l'Inconnu³.

Les marches forcées ...

La colonne 41 vit sous la pluie et marche dans la boue, principalement de nuit, afin d'éviter l'aviation française ; elle traverse ou longe des villes ou des villages que les anciens appellent Na Sam, Son La, monte le col de Méos.

Au début, une devise « Marche ou crève ». Pour certains, mains attachés dans le dos, sans chaussures puisqu'ils ont tenté de s'évader ; pour les autres, transport sur des civières de fortune de camarades blessés ou malades. Beaucoup vont mourir au cours de cette longue marche, d'épuisement, des suites de leurs blessures ou de sous-alimentation, car nous n'avons plus de médicaments et comme repas une boule de riz. Le commissaire politique chargé de notre colonne nous fait de longs discours de propagande : « *Criminels de guerre, impérialistes, colonialistes, vous vivez grâce aux sacrifices du peuple vietnamien qui se prive pour vous donner à manger. Seule la clémence de l'oncle Ho vous permet d'être encore en vie* ».

Nous sommes priés de remettre nos affaires personnelles, montres, bagues, photos, briquets et allumettes, contre un reçu papier sur lequel est portée la mention « sera rendu à votre libération ». Privés de feu, nous dépendons de nos gardiens et de leur bon vouloir pour allumer les foyers destinés à nous sécher, à nous réchauffer, et à faire cuire notre riz dans nos casques lourds. Lorsque nous avons la chance, au cours d'une halte, de pouvoir nous abriter dans une Ka nha, c'est la bagarre entre nous pour avoir la meilleure place.

L'arrivée au camp ...

Après 600 kilomètres de marche forcée, toujours sous la pluie, nous n'avons plus de chaussures et nous arrivons pieds nus dans un village dont j'ignore le nom, transformé en Camp 73. Pas une seule âme alentour.

Les maisons qui servaient de geôles sont vides, sans portes ni fenêtres, avec pour seul mobilier des planches qui nous feront souffrir durant toute notre captivité. Nos geôles sont très éloignées les unes des autres afin d'éviter tout rassemblement. Nous sommes répartis dans chacune d'elles par 12, avec comme responsable un homme de troupes désigné par le commissaire politique ; cela afin de dévaloriser nos sous-officiers.

Le commissaire politique nous fait un long discours où, tout spécialement, il nous dit que grâce à la clémence de l'oncle Ho et à la générosité de son peuple, nos malades et nos blessés vont être enfin soignés dans l'hôpital du camp et que, si nous voulons être nourris, il faudra faire des corvées de riz et de bois.

Dès que nous emmenons nos camarades à l'hôpital, nous sommes stupéfaits de découvrir une immense salle ouverte aux quatre vents, avec des planches alignées les unes à côté des autres. Un soldat vietminh, faisant office de médecin, simule l'auscultation de nos blessés et de nos malades, et leur distribue de l'aspirine. Bien vite, nous comprenons que « hôpital » veut dire « morgue » car le Vietminh ne connaît pas ou n'a pas les médicaments les plus élémentaires pour soigner des prisonniers atteints de paludisme, dysenterie, bérubéri ou de blessures reçues au combat.

² Le témoignage de Pierre Monjal sur le camp 73 a également été publié dans l'ouvrage *Les soldats perdus*.

³ Prisonniers en Indochine, 1945-1954 édité par l'Association Nationale des Anciens Prisonniers, Internés, Déportés d'Indochine (ANAPI).

Une journée de prisonnier au Camp 73 ...

Réveil dès le lever du jour, nettoyage des excréments des malades de la nuit, désignation par le responsable du groupe de « volontaires » pour la corvée de riz ou de bois, discours de propagande ; à la fin de celui-ci, retour dans nos geôles sous surveillance et défense absolue de parler.

Nous restons assis à méditer et à penser pendant des heures en attendant la boule de riz. Cette inactivité voulue par le Vietminh est terrible, car nous vivons repliés sur nous-mêmes et cela pourrait mener les plus forts vers l'hôpital si la détention durait encore longtemps, et même créer une animosité entre nous. Lorsque nous sommes autorisés à parler, les conversations n'ont qu'un seul but « nourriture, soins, libération ».

Chaque nuit, nous sommes réveillés pour être comptés par nos geôliers, qui prennent un malin plaisir à effectuer ces contrôles inopinés. L'hygiène n'existe pas, le seul moyen de nous laver est une mare d'eau croupie.

Chaque jour qui passe éclaircit nos rangs. Beaucoup de nos camarades, démoralisés, anémiés, ne veulent pas se résigner à effectuer les corvées de riz. Ils s'allongent, refusent de s'alimenter et vont rejoindre à l'hôpital nos camarades moribonds.

Au début, nous enterrons nos camarades avec un linceul de bandelettes blanches offertes par l'armée démocratique. Mais le stock étant rapidement épuisé, nous les inhumons à même la terre, sous la surveillance de nos gardiens qui nous brutalisent pour faire creuser le plus rapidement possible des fosses communes. Ils ont peu de très près, non pas pour éviter une évasion, mais pour empêcher que l'on dérobe du riz dans le boudin qui nous sert au transport ; si l'on est pris, gare à la sentence : en général, suppression de nourriture pendant un ou deux jours.

Dès que nous arrivons au camp, nous déposons notre précieux fardeau à la « cuisine », où nos camarades antillais essayent de faire des merveilles pour varier les modes de cuisson de notre nourriture quotidienne, constituée d'une boule de riz avec un navet ou des liserons d'eau. Les corvées de bois se font à proximité du camp ; nous ramassons des brindilles et nous cassons des branches.

Le 14 juillet, nous avons droit à un morceau de cochon, un sucre noir et à du tabac que nous fumons dans des feuilles de bananier ou de papier séché, maculés d'excréments, que nous trouvons à travers le camp. Ce jour historique est mis en valeur par le commissaire politique qui nous parle de la conférence de Genève ; mais, sur les droits des prisonniers, pas un mot. Nos camarades moribonds ont droit à compter de ce jour-là à des bananes à cochon, et à du sucre que nous leur portons et que nous essayons de leur faire avaler ; mais pour beaucoup, il est trop tard.

À la fin du mois de juillet, une dizaine de grands malades sont désignés pour être libérés. Regroupés, ils ressemblent aux déportés de la dernière guerre ; j'ignore s'ils



ont rejoint la France. En nous regardant, nous réalisons que nous leur ressemblons. Nous sommes tous très maigres ; beaucoup, les yeux agrandis par la fièvre, sont dépenaillés, véritables témoins de la souffrance humaine.

Août. Il doit se passer quelque chose. Nous ne sommes plus réveillés pour être comptés, nos gardiens sont plus courtois ; certains reçoivent de la quinine, et des moustiquaires qui ne peuvent nous servir car nous n'avons rien pour les accrocher. Un matin, nous sommes tous rassemblés et le commissaire politique nous dit que grâce à l'oncle Ho, à sa générosité, sa clémence, nous allons sans doute être libérés, mais il ne sait pas quand. Il établit des listes pour les valides, pour les malades ; cela va durer huit jours. Nous sommes angoissés car, malgré l'espoir de notre future libération, la mort fait toujours des ravages.

Vers la libération ...

Le grand jour arrive. Nous quittons ce camp de la mort, sans nos grands malades ; le commissaire politique ayant, suite à notre demande, refusé de les emmener avec nous. Il nous a répondu : « *Non, ils seront acheminés par l'armée démocratique* ». Est-ce que cela a été fait pour tout le monde ? Une preuve que non : l'un de nos meilleurs camarades n'a pas répondu présent à Haiphong. Est-il mort après notre départ du camp, ou pendant son transport vers la liberté ? Nous ne le saurons jamais. Nous marchons deux jours et nous sommes amenés dans un village. Là nous sommes hébergés dans un ancien monastère. Nous avons droit à du poulet, du riz, des fruits, nous faisons un repas pantagruélique dont certains mourront quelques jours plus tard. Nous pouvons nous laver ; on nous habille avec des tenues et des sandales vietminh. Nous sommes dirigés en camion vers Sam Son. Débarqués, nous marchons encore une heure et, au bout d'une clairière, nous apercevons notre drapeau national. Quelle émotion ! Nous pleurons. Nous pensons être libres de suite. « *Non, répond notre nouveau commissaire politique, car il faut attendre la Commission internationale d'armistice qui constatera que vous avez été bien traités.* »

La fin d'une guerre ...

Ce jour-là, nous apprenions la fin de la guerre. Suivent des jours d'angoisse et de désespoir car, si près du but, des camarades meurent encore de fièvre et de dysenterie. Nous demandons à nos gardiens pourquoi nous sommes toujours là. Le commissaire politique nous répond invariablement : « *C'est la faute des Français qui font trainer les négociations ; peut-être ne vous veulent-ils plus* ». Cela aurait fait sourire des hommes en pleine santé, mais nous étions tellement épuisés, moralement et physiquement, que nous en étions arrivés à douter de nous-mêmes et de nos gouvernants. La politique dirigée par l'oncle Ho faisait encore des ravages sur le plan psychique. Enfin la Commission internationale d'armistice est arrivée et nous a examinés. Nous avons encore attendu un jour. Une délégation de femmes Vietminh est venue nous apporter un message de paix, et remis un mouchoir en drap sur lequel était brodé une colombe. Jusqu'au dernier moment de captivité, l'oncle Ho aura été parmi nous. Avant d'embarquer sur les bateaux de notre marine nationale, nous avons vu les prisonniers Vietminh qui revenaient de nos prisons, bien nourris, avec des valises et certains avec des postes de radio.

Libres, nous n'avons pu manifester notre joie car nos pensées étaient tournées vers ceux qui ne reverraient jamais la France, et vers les camarades qui étaient encore prisonniers dans les camps Vietminh.

Nous étions le 18 août 1954, j'avais 20 ans. On croit que le temps efface tout, mais il est des événements qu'un homme ne peut effacer de sa mémoire. J'ai l'impression que, durant cette période de ma vie, j'ai été entouré de plus de morts que de vivants.

Claude NOËL



*Engagé en
Indochine
avec le
24^e RTS*

Mon parcours avant la guerre d'Indochine ...

Né dans un milieu de cadres de l'industrie métallurgique, à Charleville-Mézières, ma jeunesse a été marquée par l'exode des habitants des Ardennes, le 8 mai 1940. J'ai ainsi passé mon certificat d'études primaires à Pantin (Seine-Saint-Denis). De retour au pays natal, occupé par les Allemands à l'hiver 1940, j'ai commencé mes études secondaires dans des conditions pour le moins précaires. Mais nous étions jeunes, heureux de vivre et tous gaullistes.

J'ai passé la première partie du baccalauréat en 1946 et, dès ma majorité, j'ai contracté un engagement au 2^e régiment d'infanterie coloniale de Tarbes que j'ai rejoint le 15 janvier 1947. En formation initiale à Castelnaudary puis à Saint-Maixent, où allait se créer l'École de formation des Sous-Officiers d'Active, j'ai été nommé sergent le 16 juillet 1947 et affecté à l'encadrement des engagés du régiment à Castelnaudary puis à Carcassonne.

Mon départ et mon arrivée en Indochine ...

Volontaire pour servir en Indochine, j'ai été muté, le 16 juin 1948, au 2^e bataillon du 24^e Régiment de Tirailleurs Sénégalais (RTS) en constitution à Perpignan. Celui-ci a rejoint les quais de Marseille par voie ferrée, le 10 décembre 1948, et a embarqué immédiatement à bord du transport de troupe Pasteur en direction de l'Indochine. Logées en soute, les unités se sont rapidement installées. Les sous-officiers bénéficiaient d'une salle à manger et de locaux de réunion spécifiques. Très rapidement, la plupart d'entre eux ont utilisé un hamac, pour passer la nuit sur les ponts intermédiaires. Les officiers logeaient sur le pont supérieur où se trouvaient également quelques voyageurs civils.

Passés les premiers exercices de sauvetage, le voyage s'est déroulé dans le calme. L'escale à Port-Saïd, le franchissement du canal de Suez, la ville d'Ismaïlia ont suscité un vif intérêt, jusqu'à déséquilibrer le navire lorsque tous les passagers se portaient d'un bord à l'autre pour regarder le paysage. Il en a été de même à Trincomalee, à Ceylan, aujourd'hui le Sri Lanka, avec le voyage d'une journée à Kandi. Quelle découverte !

Puis, après un bref arrêt dans la rivière de Saigon, ce fut l'arrivée dans l'incroyable baie d'Along et le port de Haiphong. Ce 31 décembre 1948, vers 18h, la nuit tombait, le 24^e RTS était en Indochine et s'installait sur les quais en bois du premier port du Tonkin. Pour autant, la soirée n'était pas finie. Parmi les sous-officiers de la 9^e compagnie du 2^e bataillon, quatre anciens d'Indochine, l'un qui y avait séjourné de 1939 à 1944, les trois autres qui y étaient venus en 1945 n'entendaient pas en rester là et souhaitaient fêter la

nouvelle année. Ce premier pas ne fut pas le pire. Commençaient ainsi un séjour qui s'acheva trois ans plus tard, le 5 mai 1951.

Mon parcours militaire en Indochine ...

Le lendemain, 1er janvier 1949, la 9^e compagnie du 2/24^e RTS s'installait au « azaret », aux abords de Haiphong. Commençaient alors une courte période « d'acclimatation » dans les rizières bordant les massifs calcaires terrestres prolongeant ceux de la baie d'Along. Aucun contact avec l'adversaire si ce n'est quelques coups de feu lointains, de 12,7 mm, nous dirons les anciens. Premier enseignement : alléger le sac à dos. Ce sera, si je me souviens bien, la dernière fois que je le porterai en Indochine.

Quelques jours plus tard, la 9^e compagnie fait mouvement en camion vers Hanoi et Son Tây en empruntant la digue routière de la rive droite du fleuve Rouge, précédée par un élément d'éclairage du groupement mobile du colonel Vanuxem. Elle occupera deux postes déjà aménagés sur la digue. L'un sera tenu par l'adjudant Salmon, chef d'une section, l'autre recevra la compagnie, un peu plus loin, à hauteur de la ville de Viêt Tri située sur l'autre rive du fleuve Rouge large, à cet endroit, de près d'un kilomètre. Il pleut, la piste de terre est glissante, un véhicule 4X4, chargé de caisses de munitions dérape et tombe au pied de la digue, impossible de le remonter. Qu'à cela ne tienne, on viendra le récupérer demain. Le jeune sergent instructeur que je suis pose la question de la garde du camion. On n'a pas de temps à perdre. En avant. Le véhicule fut récupéré le lendemain, intact !

Très vite, la vie s'installe. Nos hommes, les « Sénégalais » rassemblent en fait des Africains de toutes origines. La section dans laquelle je suis chef de groupe, composée de Sara du sud du Tchad, est logée dans une sorte de bunker en bois et terre accolé au bâtiment principal en béton. C'est dans ce dernier, un peu plus confortable, que logent les officiers, le lieutenant Morère, commandant de compagnie et mon chef de section, le sous-lieutenant Tessiot qui sera plus tard tué par un engin explosif improvisé, ainsi que les sous-officiers. Faute de place, la popote et le réfectoire, sont installés sur la berge du fleuve dans des abris de feuillage. A une extrémité de l'ouvrage, une plate-forme circulaire recevra ultérieurement un canon de 75mm, tirant tous azimuts, servi par un sergent-chef artilleur accompagné de deux canonniers africains.

Nous sommes dans une zone où les villages, notamment tous ceux qui bordent le fleuve, sont vides de population et, peu à peu, les patrouilles de jour et de nuit avec quelques raids sur l'autre rive s'organisent. C'est au cours d'une de ces opérations que nous découvrons, sur la route découpée en dent de scie d'un village abandonné de la rive nord du fleuve, l'inscription parfaitement calligraphiée « Ceux de la Résistance française de 1940-1945 ne doivent pas combattre ceux de l'actuelle résistance vietnamienne ». C'est aussi durant ce premier trimestre de l'année 1949, qu'en ouvrant imprudemment la porte en bambou d'un village vide, j'ai déclenché l'explosion d'une grenade de fortune, fonte et poudre noire, qui n'a fait heureusement aucun blessé. C'est également, dans la même période, lors d'une embuscade de nuit, alors que des personnes arrivaient à notre hauteur, que j'ai déclenché le feu avant de découvrir qu'il s'agissait d'un groupe portant du ravitaillement. Une jeune femme, blessée à l'aîne, laissée sur place, fut transportée vers le poste puis évacuée sur l'infirmerie de PC du bataillon, à Trung Ha. Soignée, elle put regagner son village, nous apprit plus tard le médecin du bataillon. Faute d'interprète, nous ne sûmes jamais quelle était la raison de ces transports nocturnes de ravitaillement.

On ne peut passer sous silence, la venue des « dames de Hanoi ». Installées pour plusieurs jours au second poste de la compagnie, leur présence donnera lieu à des déplacements nombreux d'un poste à l'autre...

Durant l'année 1949, la 9^e compagnie connaîtra un séjour mouvementé. Quelques mois après sa première installation, elle occupera un poste plus à l'ouest, en bordure des massifs montagneux de la Moyenne Région, toujours sur la rive droite du fleuve Rouge, à hauteur de Lâm Thao. Ce sera, à nouveau, dans une zone vide de tout habitant, la chasse infructueuse aux rebelles du Viet Minh avec quelques tirs de nuit d'un adversaire invisible. Un seul événement, mais de taille, marquera cette période. Comme précédemment, la compagnie est déployée en deux endroits différents. Le PC, doté de puissants moyens de transmission sur un point haut et, à un kilomètre environ, sur un gué permettant l'accès au poste, la section de l'adjudant Salmon. Harcelée à plusieurs reprises de nuit, cette section sera discrètement repliée vers le poste principal avant que l'ennemi ne se manifeste à nouveau. Les attaquants seront alors soumis à un tir bien réglé de 2 mortiers de 81mm qui leur causera des pertes significatives dont nous relèverons les traces le lendemain. Ce sera la première fois que la 9^e compagnie aura à faire à des Bodoï Dia Phuong (combattants régionaux organisés) depuis son arrivée en Indochine.

C'est durant cette période que le capitaine Pierre Touret - que l'on retrouvera sur la photo bien connue, de l'état-major du camp retranché de Diên Biên Phủ - a pris le commandement du 2/24^e RTS et qu'il a été amené, « dans le cadre de l'instruction ministérielle n° 73625 PM/IA du 13 mai 1949 », à régulariser la situation militaire des sous-officiers du bataillon. C'est ainsi qu'un jour d'octobre 1949, plus de 50 d'entre-nous se sont retrouvés au PC du bataillon, à Trung Ha, pour passer le Certificat d'Aptitude Technique de l'arme. Épreuve difficile pour certains lorsqu'il a fallu, dès le début de l'examen, courir le 1000 mètres. Personnellement, bien préparé par plus d'un an d'encadrement des engagés volontaires avant mon départ pour l'Indochine, je termine 1^{er}. Je recevrai, en novembre 1949, le certificat correspondant signé par « le général de brigade Marchand, adjoint au général de division Alessandri, commandant les forces terrestres du Nord Viêt Nam et la zone opérationnelle du Tonkin, avec la moyenne de 15,02. » Celui-ci sera transformé ultérieurement en CAT 2 d'infanterie coloniale avec prise d'effet au 1^{er} janvier 1948. Le capitaine Touret - il commandera plus tard la 10^e Division Parachutiste, en Algérie - sélectionne rapidement les sous-officiers du groupe de tête et leurs propose de servir au sein des forces supplétives rattachées au bataillon. C'est ainsi qu'en novembre 1949, après un au revoir un peu ému à la 9^e compagnie et tout particulièrement à mes camarades ardennais que je ne reverrai qu'à la fin de notre séjour, je pris la route pour le PC du bataillon, à Trung Ha, afin de rejoindre, d'étape en étape, avec un autre sergent, la 16^e Compagnie Légère Supplétive Militaire (CLSM), au sud-est de Son Tâi. C'est durant ce périple que j'aurai l'occasion, début décembre 1949, de voir passer, sur la route de Son Tâi à Hanoï, à pied mais en bon ordre, pendant plusieurs jours, les personnels désarmés d'une division du général Tchang Kai-chek en route pour Taïwan via Haiphong.

La chute du Kuomintang, le parti nationaliste chinois, et la prise du pouvoir par le parti communiste de Mao Tse-Toung marqueront le commencement d'une seconde phase de la guerre d'Indochine. Ce sera également durant cet entracte que je rencontrerai, dans un poste du fleuve Rouge, un fonctionnaire vietnamien de l'État du Vietnam créé le 2 Juillet 1948 et regroupant, sous l'autorité de l'empereur Bào Dai, dans le cadre de l'Union Française, le Tonkin et l'Annam, la Cochinchine adhérant en 1949. La présence de l'autorité vietnamienne se traduisait matériellement par la mise en place de petits postes administratifs qui lui étaient directement rattachés. Nous les appelions les Bao Chinh Doan.

C'est après cet intermède que je rejoindrai ma nouvelle affectation. Commandée par l'aspirant Venail, la 16^e CLSM tient alors un poste adossé à un petit village peu peuplé où un commerçant avisé sert à table quelques boissons rafraîchies. L'ouvrage com-

porte une tour, armée d'un fusil-mitrailleur 24/29, dominant les bâtiments, des logements, un réfectoire, un magasin... Il est entouré de murs en terre et d'un réseau de pointes de bambou acérées, système de défense que les anciens ont bien connu. Curieusement, chaque soir, les cadres européens s'installent dans la tour pour y passer la nuit. Les patrouilles nocturnes sont assurées par les gradés vietnamiens. Un soir, peu après notre arrivée, une patrouille conduite par un adjudant « supplétif » se heurte à un groupe vietminh. Échange de coups de feu, retour au poste. Au réveil, le lendemain, nous découvrons que les obstacles en bambou sont recouverts de balles de paille et que des échelles de fortune jonchent le sol. Cet accrochage fortuit avec l'échelon de commandement d'un groupe de Bodoï Dia Phuong préparant l'attaque du poste avait, nous le saurons plus tard, compromis l'assaut.

Nous découvrirons que la porte du poste devait être ouverte par un de nos partisans. Ancien rebelle capturé et « retourné » par une unité de la Légion étrangère, puis nommé caporal, celui-ci agissait avec la complicité du cafetier du village. Ils furent, tous deux, remis aux agents du service de renseignement du PC du bataillon. Cette alerte n'inquiéta pas outre mesure les jeunes sergents qui, pour la première fois, allaient commander des Vietnamiens. Découvrant la personnalité et la civilisation de ces combattants ralliés à notre cause, avec lesquels ils patrouillaient tous les jours, souvent très loin du poste, ils nouèrent très vite avec eux des liens de solidarité et de confiance spontanés. C'est ainsi que rapidement ils sollicitèrent l'autorisation d'installer leurs lits de camp dans la cour du poste... « où il fait moins chaud ».

Mon affectation à la 16^e CLSM fut de courte durée et un mois plus tard, je fus muté à la 36^e CLSM pour prendre, avec 2 sections de la compagnie, le commandement d'un poste proche de l'ancienne base militaire de Tong, au sud de Son Tâi. Situé en bordure d'un gros village disposant d'une milice armée de fusils et exploitant une très large zone de rizières, ce poste ressemblait plus à un cantonnement qu'à un édifice fortifié. Pas de tour, un mur épais en terre entre deux palissades, hautes de 2 mètres,



avec des emplacements de tir et l'habituel réseau de bambou époiné. Un petit local pour le chef de poste, un autre pour le caporal français qui l'accompagnait, des abris pour les repas des gradés vietnamiens, un adjudant et des sergents, et des espaces couverts pour les quarante cinq partisans, l'ensemble sous une couverture naturelle abritant de la pluie. Un poste quasi indéfendable face à une attaque en nombre. Mais en avions-nous conscience ?

De l'année 1950, dans le secteur de Son Tâ, je conserve le souvenir d'une période calme marquée par la reprise des activités agricoles dans la plupart des villages, à l'exception de ceux situés en bordure du Mont Bavi où la pression de petits groupes Vietminh inexpugnables, dissimulés dans le massif boisé, demeurait forte.

En octobre, la 9^e compagnie et le PC du 2/24^{ème} RTS avaient rejoint Son Tâ et il m'est arrivé de m'y rendre à bicyclette, à une dizaine de km par des pistes de rizières, sous le regard ahuri des paysans.

Nous n'étions que très peu informés du début de la guerre de Corée et guère davantage des premiers combats de Dong Khé puis des revers de la route coloniale n°4 et du retrait de Lang Son. Pour autant, nous ne chômons pas. Bien aguerri après une année de séjour, je menai durant toute l'année 1950 une activité dissuasive soutenue, de jour comme de nuit. Ce fut l'année de 103 embuscades de nuit sur les pistes menant du Mont Bavi à Son Tâ. Celles-ci furent marquées par plusieurs accrochages avec des rebelles, la saisie de 7 fusils et d'un pistolet Luger P 08, l'arme du chef de la police vietminh de la zone de Son Tâ, abattu un soir de juin 1950, dont le corps abandonné par son escorte fut retrouvé, à l'aube, à quelques dizaines de mètres du lieu de l'embuscade, avec son arme et une importante documentation qui fut remise à l'officier de renseignement du bataillon. Ce fut aussi celle d'une tentative d'embuscade rebelle que nous ne découvrîmes que par les traces laissées sur place, celle d'un bref harcèlement qui donna lieu à une course poursuite au cours de laquelle je mis le pied dans un piège armé d'un obus de mortier de 60 mm qui, heureusement, ne fonctionna pas. Celle aussi d'un coup de main, organisé par l'officier de renseignement du bataillon sur un camp rebelle du mont Bavi, avec, malheureusement, une envolée de moineaux mais en revanche une belle saisie d'armes. Enfin, le 19 novembre 1950, en coopération avec le peloton des élèves-gradés du 2/24^e RTS, dans le cadre d'une opération importante, l'attaque d'un groupe rebelle qui laissa sur le terrain 26 tués et un important matériel dont 11 fusils. Quelques jours plus tard, je retournais sur le champ du combat où je découvris les tombes des rebelles tués dont certaines étaient piégées. Ce fut aussi l'année durant laquelle je fus cité à deux reprises à l'ordre de la brigade comportant l'attribution de la croix de guerre des théâtres d'opérations extérieures avec étoile de bronze.

La seconde année de mon séjour en Indochine s'achevait et nous venions d'apprendre l'arrivée à Hanoï, le 19 décembre 1950, du général d'armée Jean de Lattre de Tassigny nommé Haut Commissaire de France en Indochine et Commandant en Chef des Forces Françaises du Vietnam. C'est peu après une brève inspection du secteur de Son Tâ, le 10 janvier 1951, que le général mènera, dès le 15 janvier, la bataille de Vinh Yen-Phuc Yen contre les divisions vietminh 308 et 312 qui préparaient une attaque en direction d'Hanoï, la capitale du Tonkin, distante de 60 km. Ce sera un échec et les troupes du général Giap se replieront, le 17 janvier, dans le massif montagneux du Tam Dao après avoir subi de lourdes pertes. Le premier bataillon du 24^e RTS sera durement touché et sa 2^e compagnie sera citée à l'ordre de l'Armée. Durant ces combats, l'armée de l'air utilisera, pour la première fois, les bidons incendiaires de napalm. Malgré ce succès, les forces françaises ne seront pas en mesure, faute de réserves, d'engager des poursuites et le général de Lattre

reconnaîtra que « l'Armée Populaire Vietnamiennne était un adversaire avec lequel il fallait désormais compter ».

Ce même 17 janvier, je suis, depuis la veille, à Son Tâ, à l'infirmerie du bataillon, pour soigner le pouce de mon pied droit sévèrement infecté par une blessure de bambou. Très tôt le matin, je vois partir en direction de Trung Ha, sur le fleuve Rouge, des véhicules - dont l'un tirait un canon de 105 mm M3 sur roue avec ses servants - portant le peloton des élèves-gradés du bataillon, sous la direction du capitaine Touret et de deux officiers. Lorsque, en fin d'après-midi, je vis un véhicule rempli de corps de soldats africains du bataillon et que j'appris que le canon était tombé aux mains de l'ennemi, je compris que la guerre d'Indochine avait changé de visage.

Le secteur de Son Tay venait de vivre un épisode de guerre directement lié à la bataille de Vinh Yen-Phuc Yen. La veille, le 16 janvier 1951, vers 23h, un régiment du vietminh, le TD 48, probablement venu du Mont Bavi pour faire diversion, avait, sur la route de Son tay à Trung Ha, harcelé les postes des 6^e et 7^e compagnies du 2/24^e RTS, enlevé toutes les tours de surveillance des Bao Chinh Doan -les milices de la nouvelle autorité vietnamiennne - et plusieurs postes de la 27^e CLSM. Les lieutenants Milecent, Lecompte et Jouatte, l'adjudant-chef Gaudas et l'adjudant Véglio, des tirailleurs africains furent faits prisonniers, regroupés au Mont Bavi et emmenés vers les camps de la Moyenne Région. Du groupe des lieutenants, aucun ne revint de captivité. Seuls les deux sous-officiers et quelques tirailleurs furent plus tard libérés.

Le lendemain, après avoir acheté un tube de pommade antibiotique à la pharmacie de Son Tay - la ville ne comptait pas que des bars - je regagnais, ventre à terre, le poste de la 36^e CLSM où le médicament eut un effet quasi miraculeux pour ma guérison et je repris le rythme soutenu des patrouilles de jour et de nuit. Rien n'avait changé. Tout était calme. Pour nos partisans, la guerre continuait.

Peu de temps après, je fus convoqué au PC du bataillon où j'appris que j'étais désigné pour occuper, avec un sergent que je connaissais bien et qui avait un mois de grade de moins que moi, un caporal-chef, cinq gradés vietnamiens et quelques partisans, un poste sur la digue du cours inférieur du Day, à proximité d'un des rochers quartiques, caractéristiques de cette région. J'avais reçu la mission d'y former, par recrutement direct, la 41^e Compagnie Légère Supplétive Civile (CLSC). Je compris plus tard que cette opération s'inscrivait dans la constitution progressive de l'armée vietnamiennne voulue par le général de Lattre.

Le poste était une construction en pierres cimentées qui intégrait, à son extrémité, une tour fortifiée. Il pouvait héberger une centaine de combattants dont une partie dans des installations légères extérieures. Il disposait d'un réseau défensif artisanal renforcé de fil de fer barbelé et d'un puits. Nous étions placés sous l'autorité de l'officier commandant le sous-secteur dont le PC était situé à une dizaine de km plus au sud qui prit, quand il nous connut mieux, la décision de mettre une jeep à la disposition de la 41^e CLSC. Une compagnie supplétive c'était, à l'époque, 130 supplétifs (chiffre rarement atteint) encadrés par trois ou quatre gradés français et des gradés vietnamiens. La compagnie était dotée de 110 fusils Mauser, 3 ou 4 fusils-mitrailleurs 24/29, autant de fusils modèle 36, lance-grenade et de quelques pistolets-mitrailleurs MAT 49 ou autres.

Curieusement, les candidats ne manquèrent pas et nous fumes, en quelques semaines, en mesure de constituer une première section, de commencer la formation militaire du rang serré au tir. Je me souviens que ce fut pour moi l'occasion d'utiliser pour la première fois une grenade à fusil et d'en apprendre l'usage à d'autres. Nous pûmes très rapidement organiser les premières patrouilles sur le terrain, capturer un responsable politique territorial porteur d'une importante documentation et abattre un combattant isolé circulant dans la rizière. Notre mission avait bien commencé.

Ma fin de guerre ...

Fin avril 1951, la quasi totalité des cadres et des hommes du 24^e RTS achevait son séjour en Indochine. A la 41^e CLSC, nous fûmes relevés par un groupe comparable de gradés français qui, je l'appris par une lettre, poursuivirent la mission sans difficulté. Regroupé à Son Tâi, j'eus le plaisir, avant de quitter l'Indochine le 5 mai 1951, de rencontrer la plupart de mes anciens partisans de la 36^e CLSM rassemblés au PC du bataillon avant de rejoindre l'Armée nationale vietnamienne. Après un voyage de retour sans histoire et la délivrance, à Marseille, d'un congé de fin de campagne de 110 jours, je regagnais le domicile familial à Charleville-Mézières. Nous étions trois anciens d'Indochine et il nous arrivait, pendant cette longue période de vacances, de porter l'uniforme pour notre plaisir et sans le moindre souci.

J'eus l'occasion, à la demande d'un ami, de participer au service de sécurité du Général De Gaulle lors d'un de ses déplacements à Charleville-Mézières et il me fut donné d'approcher cet homme, héros de ma jeunesse.

Volontaire pour un second séjour en Indochine, j'avais été affecté, dès mon arrivée à Marseille, au Centre d'Administration et de Transit du Groupement d'Instruction des Troupes Coloniales en Métropole (GITCM) et, à la mi-décembre, je rejoignis Fréjus. Affecté à l'instruction des jeunes soldats du contingent, je vécus pendant quelques mois une vie relativement monotone qui me laissa le temps de découvrir cette belle partie de la Provence. Impatient de repartir en campagne, je fis vainement acte de volontariat pour le troisième détachement de renfort du Bataillon Français de Corée qui fut dissout avec la fin des combats.

Ce fut durant cette période que mon commandant d'unité me proposa d'orienter ma carrière vers une école d'officiers. Affecté en tant que secrétaire à l'Etat-major du Général commandant le GITCM, au Château Gallieni à Fréjus, admis dans le corps des sous-officiers de carrière puis au Peloton Préparatoire à l'Ecole Spéciale Militaire Interarmes, je rejoignis l'Ecole des Sous-Officiers de Strasbourg, le 1^{er} octobre 1952. Nommé au grade de sergent-chef, le 1^{er} janvier 1953, reçu au concours d'entrée à l'Ecole Spéciale Militaire Interarmes, je fus, le 27 septembre 1953, affecté à l'école militaire de Coëtquidan. A notre arrivée, nous eûmes la surprise - pour certains teintée d'incrédulité - d'apprendre que nous étions intégrés au 2^e bataillon de l'Ecole Spéciale Militaire qui, avec le 3^e bataillon des élèves issus du recrutement direct, allait constituer la promotion « Ceux de Diên Biên Phu » et porter le casque de Saint-Cyr. Possédant de bonnes connaissances du combat de l'infanterie, je suivis sans difficulté cette période de formation initiale. Classé 63^e sur 337 candidats reçus

à l'examen - c'était l'époque, entre la fin de la guerre d'Indochine et le début de celle d'Algérie, des promotions importantes - je pus faire le choix, lors de « l'amphi arme » du 4 août 1954, de l'infanterie coloniale, mon arme d'origine. J'entrais dans le corps des officiers, le 1^{er} octobre 1954, avec le grade de sous-lieutenant.

Mon souvenir le plus marquant ...

Je conserve de mon séjour au Tonkin, le souvenir d'une époque de ma vie durant laquelle j'ai découvert une civilisation attachante et des paysages exceptionnels. Mes premiers contacts avec la guerre m'ont marqué profondément et j'en conserve la mémoire d'une période passionnante de ma vie.

Ayant quitté l'Indochine en 1951, je n'ai pas vécu l'affrontement entre le corps de bataille Vietminh armé par la Chine et l'URSS et les forces franco-vietnamiennes et je n'ai pas participé aux grands combats qui ont précédé le revers de Diên Biên Phu et la destruction, au centre Annam, du Groupement Mobile n° 100, trois semaines avant le cessez-le-feu du 20 juillet 1954. Ainsi, je ne sais pas ce que pensent aujourd'hui ceux qui ont connu, de 1952 à 1954, trois années de guerre implacable et qui ont vu leurs camarades mourir sous leurs yeux, ont été blessés ou ont vécu l'enfer de la captivité dans les geôles du Viet Minh.

Ma vision de la guerre ...

La guerre d'Indochine a été l'un des aspects de la fin de la période coloniale qui a vu, dans la seconde partie du 19^{ème} siècle, l'expansion mondiale des nations européennes alors puissances dominantes dans les domaines économiques, industriels et militaires. Il apparaît vain, aujourd'hui, de reprocher à la France cette partie de son histoire qui s'inscrit dans l'évolution d'une civilisation millénaire.

L'importance de se souvenir ...

Président de la section de Fréjus- Saint-Raphaël - Var Est de l'Association des Combattants de l'Union Française (ex Association des Anciens du Corps Expéditionnaire Français en Extrême-Orient), j'adresse, tous les deux mois, une lettre d'information aux adhérents et amis de l'association suivie d'un déjeuner et de la présentation, quand cela est possible, d'une vidéo sur les combats du passé. Notre section participe, avec son drapeau, aux manifestations patriotiques. Ses membres souhaitent que l'Education Nationale rétablisse l'enseignement chronologique de l'Histoire de France porteur des valeurs qui, pierre après pierre, ont bâti notre identité nationale.

Jean ORTSCHIED



D'une guerre à l'autre

Mon parcours avant la guerre d'Indochine ...

Aîné d'une famille ayant élevé sept enfants, je suis né en 1930 à Riedisheim (Haut-Rhin). J'ai donc subi en plein la guerre de 1939-1945 en Alsace, en ce qui concerne l'annexion de cette région, et le régime du Reich réservé à cette province considérée comme allemande. Après la Libération, j'ai été admis dans les Écoles militaires préparatoires (EMP) sur ma demande, à Autun (Saône-et-Loire), et tenu de m'engager pour une durée de cinq ans en 1948.

Mon départ et mon arrivée en Indochine ...

Désigné pour servir en Indochine en 1951, je suis arrivé à Saigon après un mois de traversée maritime à bord du *Cap Tourane*. Pour saluer notre présence, le camp de transit a été harcelé toute la nuit. C'était mon baptême du feu.

Le voyage pour moi s'est ensuite porté vers le Tonkin, Haiphong, puis Hanoi en attente d'affectation dans ma nouvelle unité. J'ai ainsi passé quelques jours à flâner et à connaître un peu l'Indochine.

Mon parcours militaire en Indochine ...

Affecté au 32^e BMTS (Bataillon de marche de tirailleurs sénégalais) comme unité de support, je suis muté à la 42^e CSM (Compagnie de supplétifs militaires), une unité de commando autonome basée à Gialam et agissant dans tout ce vaste secteur.

Puis, lors de la création des unités Commando, en 1951, je suis affecté à la 569^e CLSVN (Compagnie légère de supplétifs vietnamiens), créée et encadrée par trois sous-officiers.

En janvier 1953, suite à une blessure, je suis rapatrié par avion sanitaire en urgence, sourd et aveuglé par l'éclatement d'une mine.

Mon souvenir le plus marquant ...

Mon souvenir le plus marquant reste la création du commando - dont j'étais en partie responsable - qui avait été confiée à trois sous-officiers : le commandant de Compagnie, un adjudant, moi adjoint comme sergent, secondés par un troisième du même grade que moi.

Nous étions basés dans une pagode désaffectée. Le recrutement, l'instruction militaire, l'approvisionnement étaient à notre charge. Heureusement, nous avons été aidés par un sergent supplétif, parlant très bien notre langue.

En quelques jours seulement, le recrutement de 120 hommes était clos. À noter que de nombreuses familles suivaient les recrues et étaient hébergées dans l'enceinte du cantonnement.

Jean ORTSCHIED

Basée le long du canal des Rapides, cette unité recrutée de volontaires, en général de religion catholique et encadrée par des sous-officiers vietnamiens affectés à l'unité - a été jugée apte au combat au bout d'un mois d'instruction.

Je suis resté marqué, en ce qui me concerne, par la fidélité de nos recrues envers nous, et ce malgré tous les revers subis.

La fin de la guerre ...

À la fin de la guerre, j'étais revenu en France. C'est un dimanche matin que la triste nouvelle a été diffusée à la radio. Ce fut un vrai choc pour moi, qui étais de retour en métropole et qui me remettais de mes blessures, content de retrouver progressivement la vue.

J'ai eu une pensée pour tous mes camarades, en pleurs.

Ma vie après l'Indochine ...

Après ma convalescence, j'ai continué à servir dans l'armée.

En 1955, j'ai fait un premier séjour de trois ans en Algérie, puis j'ai passé deux ans dans les FFA (Forces françaises en Allemagne). J'ai ensuite réalisé un second séjour en Algérie, de 1961 à 1963, avant de rejoindre à nouveau les FFA.

J'ai ensuite été muté au CIABC (Centre d'instruction de l'armée blindée et de la cavalerie) de Carpiagne, puis au 1^{er} RE (Régiment étranger) à Aubagne. J'ai finalement terminé ma carrière militaire au 3^e REI (Régiment étranger d'infanterie) à Kourou, en Guyane, avec le grade de Chef de bataillon.

L'importance de se souvenir ...

Oui, il me semble très important de se souvenir de ce conflit, de tous ces copains qui ont laissé leur vie, et de tous les mutilés, meurtris dans leur chair.

En ce qui me concerne, les cérémonies sont respectées dans ma ville, tous les ans, et des repas sont même organisés.

Mais ceux qui ont combattu se font de plus en plus rare...



Georges RAGOSA



Aux côtés
des frères
Muongs en
Indochine

Mon parcours avant la guerre d'Indochine ...

Je suis né le 8 décembre 1931 à Draguignan (Var). J'avais pour ambition de suivre le parcours de mon père qui, après avoir été incorporé en avril 1918, puis démobilisé en avril 1921, a été remobilisé en septembre 1939. Lors de la tragédie de mai-juin 1940, il fut cité à l'ordre du régiment.

Mon départ et mon arrivée en Indochine ...

Début 1952, je me suis porté volontaire, à l'âge de 20 ans, pour m'engager dans les Troupes de Marine à Fréjus (Var). Dès lors, je me suis également porté volontaire pour servir en Indochine. A Fréjus, nous étions tous d'horizons différents avec une volonté de donner un sens à notre vie. L'Indochine était, pour nous tous, la perle de l'Empire français et nous faisait rêver d'horizons nouveaux.

Après avoir quitté Fréjus, nous avons embarqué, de nuit, dans un train de marchandises. Nous avons pris la direction de Marseille pour rejoindre le camp de Sainte Marthe.

Le lendemain, pour éviter les manifestants communistes opposés à l'envoi de troupes coloniales vers l'Indochine, nous avons emprunté des véhicules bâchés pour arriver au port.

J'ai embarqué le 8 novembre 1952 sur le SS *Oregon*. Nous étions nombreux et nous couchions sur des lits superposés de 3 et 4 niveaux ! La mer était parfois agitée, si bien que beaucoup souffraient du mal de mer. Les conditions de vie à bord étaient difficiles, nous étions consignés dans les cales du navire. Il était formellement interdit de monter sur le pont entre les deux rassemblements journaliers. Et ceci pendant les 25 jours de traversée.

Nous avons débarqué le 8 décembre 1952. En arrivant à Saïgon, nous avons pris directement le service de garde et de sécurité. Quelques jours après, nous avons embarqué sur le *Gasconne* en direction du Tonkin, situé dans le Nord du Vietnam. En débarquant à Haïphong, nous avons pris le train pour rejoindre Hanoï, pour clôturer ce beau voyage commencé à Fréjus et qui désormais nous menait au cœur même de l'action.

Mon parcours militaire en Indochine ...

Je suis affecté au 822^e Bataillon de Transmissions des Troupes de Marine et détaché au profit du Bataillon Muong. Très rapidement, nous sommes engagés dans les opérations de ratissage et de contrôle de zone, et d'appuis aux populations. Je connais dès les premiers jours le baptême du feu à Hung Yen, avec les combat-

Georges RAGOSA

tants muongs qui se révèlent être de véritables combattants, très attachés à l'empire français et craints du Vietminh.

L'intégration est facile et l'encadrement européen est très bien reconnu et apprécié des populations locales. Je suis promu caporal-chef en 1953.

Les accrochages sont réguliers et le jeune européen que je suis apprend énormément auprès de ses compagnons de combat muongs. La vie en pleine jungle se révèle pleine de surprises et le jeune homme originaire de Draguignan trouve un véritable bonheur à servir son pays à plusieurs milliers de kilomètres de la métropole.

Ma fin de guerre ...

Je quitte l'Indochine le 19 décembre 1954, avec des sentiments très confus que je ne pourrai jamais oublier. Deux années extraordinaires au contact permanent des populations locales. Mon expérience militaire auprès de mes frères Muongs aura été d'une grande richesse. Les rapports humains ont été d'une grande qualité et l'attachement aux populations d'une profonde sincérité.

Que sont-ils devenus ces français muongs de notre belle Indochine ? Comment ont-ils vécus notre départ ? Comment oublier ces fidèles compagnons qui ont tant donné pour une métropole qu'ils ne connaissaient pas ?

Difficile d'oublier ces deux belles années, quitter cette belle Indochine à 23 ans avec de si belles images et des émotions plein les yeux. Ces années auront sans aucun doute donné un véritable sens à ma vie.

Ma vie après l'Indochine ...

A mon retour d'Indochine, en 1954, je suis affecté au 7^e Régiment d'Infanterie de Marine à Fréjus. En octobre 1956, je me porte volontaire pour servir deux ans au Laos au sein du 5^e Bataillon d'Infanterie Coloniale. Je suis alors responsable du pool transport du détachement français. Nos missions consistent pour l'essentiel à effectuer les évacuations des combattants réfugiés vietnamiens et de leurs familles depuis le village de Séno, dernière base arrière du dispositif français en Indochine.

Je rentre en métropole en 1958 et, en février 1959, je me porte volontaire pour servir en Algérie au sein du 22^e Régiment d'Infanterie de Marine (RIMa) à Marnia (zone de l'ouest oranais). En décembre 1960, je suis cité à l'ordre de la Brigade lors d'une action de feu et, en octobre 1962, je quitte l'Algérie.

Je suis ensuite affecté à la fin de l'année 1964 au 33^e RIMa de la Martinique puis, fin 1966, à Fréjus, comme moniteur chef auto-école.

Je suis mis à la retraite en 1967 et j'ouvre une auto-école sur Draguignan. Je demeure sous-officier de réserve et, depuis 2013, je suis le Président de l'Union Française des Anciens Combattants (UFAC), une association patriotique.

L'importance de se souvenir ...

Je conserve de très bons souvenirs de mes deux séjours en Indochine. Je suis certain que l'empire français n'a pas démerité et que l'œuvre coloniale française est aujourd'hui encore reconnue, bien plus que le passage éclair et sanglant des USA. L'Indochine a choisi malgré elle son destin. Le départ des Français marquait une nouvelle époque et cette époque allait s'avérer encore plus sanguinaire, sans respect des populations. L'œuvre coloniale française est souvent décriée, mais quel empire colonial a autant fait pour ces peuples ?

Les traces de l'épopée coloniale française sont encore présentes aujourd'hui dans cette contrée du monde. Nos relations avec ces pays sont devenues souvent exemplaires. Oui, la France et nos soldats ont laissé derrière eux bien plus que des aventures. Ils y ont laissé sans aucun doute une partie de leur âme ... et bien plus.

Louis SIMONI



un « marin en kaki »

Mon parcours avant la guerre d'Indochine ...

Je suis né à Marseille le 4 août 1932. Fils d'immigrants italiens, j'ai bien entendu subi durant mon enfance la Seconde Guerre mondiale avec tout ce que cela engendre : la misère, les difficultés de la vie quotidienne, le manque de travail, de nourriture, le rationnement, les problèmes d'hygiène, les maladies, les poux et j'en passe, les alertes presque quotidiennes et les bombardements, les masques à gaz, très contraignants pour les enfants.

Après la guerre, et malgré la reconstruction du pays, le chômage était présent avec son lot de grèves, en particulier celles de 1947. C'est à cet âge-là, à 14 ans, que je suis entré dans le monde du travail pour aider mes parents à assurer l'existence de la famille, en effectuant de nombreux boulots quand j'en trouvais. Je suis le dernier né. Nous étions cinq : mes parents, ma sœur Germaine, mon frère Robert et moi.

En 1951, je pris la décision de m'engager pour 5 années dans l'armée, en l'occurrence la Marine nationale. C'était à ce moment la seule solution pour moi d'avoir un travail et un salaire (ma solde).

Mon départ et mon arrivée en Indochine ...

Après avoir fait mes classes à Hourtin (Gironde) et sur le cuirasser La Lorraine (navire-école), la Marine, compte tenu que j'étais engagé, m'a désigné, comme beaucoup, pour aller en Indochine.

Après avoir perçu la prime d'engagement et ma première solde, on a proposé à ceux qui le désiraient de faire une délégation de solde, c'est-à-dire que l'on autorisait la Marine à reverser une partie de notre solde mensuelle à nos parents. C'est ce que j'ai fait, avec un grand soulagement, car c'était le but premier de mon engagement dans la Marine. Cette délégation de solde ne m'a pas affecté, car nous étions logés, nourris, habillés, et nous avions même la franchise militaire pour la correspondance et les cigarettes de troupe en dotation mensuelle.

J'ai embarqué sur *Le Pasteur* (détachement *Honoré II*) le 27 janvier 1952 et, après un voyage de 21 jours, je suis arrivé au Tonkin (baie d'Halong) le 15 février.

En arrivant en Indochine, le dépaysement fut total, par la beauté des paysages, une population souriante, des villes importantes comme Haiphong où toute une faune circule, des étals où la marchandise est à même le sol, aux multiples couleurs, des personnages accroupis ou assis, discutant et souriant devant leurs marchandises, où l'on y voit des légumes et fruits exotiques, des serpents à la vente et d'autres animaux dont je ne dirais rien pour ne pas choquer.

Louis SIMONI

Mon parcours militaire en Indochine ...

J'ai embarqué sur le LCT (Landing Craft Tank) 9065, affecté à la Dinassaut (Division navale d'assaut) 3 et basé à Nam Dinh sur le Nam Dinh Gian, un bras fluvial du fleuve Rouge. Nous avons réalisé de très nombreuses opérations de combat dans le delta tonkinois, sur les côtes d'Annam et les hauts plateaux, jusqu'à la frontière chinoise. Sur le LCT, on disposait d'un armement important : trois 40 mm Bofors, deux affûts de 20 mm Oerlikon, deux mortiers de 81 mm, deux 12,7 mm, deux « lance patates », un fusil mitrailleur 24,29 7,5 mm peu utilisé faute de servant et, bien entendu, le petit armement PM et autres.

Durant mes 22 mois de présence en Indochine, j'ai participé à de nombreuses opérations d'importance, et à pas mal de coups de main ou embuscades.

Notre ennemi, le Vietminh, était très bien formé par la Chine et savait très bien faire la guerre. La décence m'autorise à me taire sur les atrocités qu'il faisait subir aux villageois qui refusaient de partir combattre avec eux, ou sur celles réservées aux prisonniers, qu'ils soient français ou autochtones.

La guerre n'est pas anodine.

Quand vous partez en opération, c'est pour affronter un ennemi bien entraîné et sournois qui ne vous fera aucun cadeau. Le militaire en guerre le sait bien. Il faut tuer pour ne pas être tué. Là, vous avez peur, car vous savez à quel moment vous partez en opération mais vous ignorez si vous reviendrez à votre base sans dommage. Il m'est arrivé, je l'avoue, de pleurer après un affrontement. Je ne saurais expliquer pourquoi. Il y a encore beaucoup d'événements que je ne peux pas raconter, se remémorer certaines situations me fait trop mal.

Quand l'embuscade commence, que la sirène du LCT retentit, vous vous précipitez à votre poste de combat, le bruit, l'agitation, les sifflements des obus de mortiers, les explosions, les vociférations de l'ennemi que vous entendez au loin, les balles traçantes que vous voyez passer ou partir de la berge opposée, etc. Tout cela vous semble interminable, même si l'embuscade est de courte durée. Après, il vous faut reprendre vos esprits, remettre de l'ordre dans votre tête et réapprovisionner les armes pour une nouvelle embuscade qui peut surgir à tout moment.

Mon souvenir le plus marquant ...

Au cours du voyage à bord du *Pasteur*, je me suis lié d'amitié avec quelques jeunes hommes qui, comme moi, quittaient la mère Patrie pour un pays inconnu.

Quand vous arrivez en Indochine, au Tonkin, après 21 jours de traversée, vous ouvrez grand les yeux d'émerveillement : un paysage idyllique, la baie d'Along aux multiples îlots plus merveilleux les uns que les autres, un silence reposant, quelques sampans et une jonque aux voiles colorées, ...

Puis, vous revenez à la réalité : celle du militaire qui arrive là où il va vivre et combattre durant deux années.

Parmi les souvenirs de mon séjour en Indochine, il y en a un qui m'a particulièrement marqué. Un jour, en opération avec le LCT et la Dinassaut 3 sur le canal des Bambous, nous étions « beachés » en attendant le retour des commandos que nous avions



débarqués pour un coup de main à l'intérieur de la jungle. J'étais sur la berge avec mon ami, Roger Emieux, à discuter quand, soudain, une explosion retentit. C'était Roger qui avait eu la malchance de mettre son pied sur une mine individuelle posée là par le Vietminh. Étant tout près, je me suis précipité, avec quelques autres marins, et, avant d'entrer dans la souffrance (car le corps humain a un certain temps de réaction), Roger m'a regardé et m'a dit : « *Petit Louis, comment je vais faire pour danser ?* ». Ce moment-là, je ne l'oublierai jamais. Nous lui avons fait une piqûre de morphine et l'avons évacué immédiatement, les dégâts étaient importants, sa jambe gauche était désossé jusqu'au genou.

Ma fin de guerre ...

Lors de notre retour en France, sur le même bateau - *Le Pasteur* - qui m'avait conduit en Indochine, nous pensions à notre avenir.

En ce qui me concerne, j'avais hâte de retrouver ma famille et de savoir où on allait me diriger. Après ma permission de fin de campagne, j'ai rallié le 5^e dépôt de Toulon et embarqué sur le navire amiral *Chateaufrenault*. C'était un dépassement total par rapport à la guerre, mais j'ai quand même retrouvé un de mes commandants du LCT - Commandant Robert Labarthe - avec qui j'échangeais quelques bons et mauvais souvenirs.

Après un long séjour sur ce navire et une tournée de prestige de l'escadre vers différents ports européens, en arrivant à Toulon, on m'annonce une nouvelle affectation sur l'avisos *Commandant de Pimodan* en partance pour l'Algérie. Rebelote, départ à nouveau pour la guerre jusqu'à la fin de mon contrat avec la Marine nationale.

Ma vie après l'Indochine ...

Après le 4 juin 1956, libéré de toute obligation militaire, je dois réorganiser mon existence et celle de ma famille dans la vie civile.



Marié à mon retour d'Indochine et ayant eu deux enfants, je devais à tout prix trouver un emploi. Après plusieurs boulots durant environ deux années, je trouvais enfin un emploi stable et intéressant : celui de marin du commerce auprès de la Compagnie de navigation Paquet. J'y ai travaillé d'abord comme navigant, puis sédentaire dans les bureaux jusqu'à ma retraite. J'étais prédestiné à être marin.

Quelques temps avant de prendre ma retraite, je me suis investi dans les associations patriotiques, engagement que je poursuis jusqu'à aujourd'hui encore. J'ai le devoir d'entretenir la mémoire de mes frères d'armes qui, âgés d'à peine 20 ans, ont donné leur vie pour certains, et une partie de leur chair et de leur esprit pour d'autres.

L'importance de se souvenir ...

À l'époque, j'étais jeune, je n'avais aucune notion de ce que pouvait représenter une guerre aussi loin de la métropole. Après avoir vécu cette guerre, l'âge et l'expérience aidant, j'ai compris que les guerres comme celles-ci n'étaient voulues que politiquement.

Il est important de se souvenir de la guerre d'Indochine aujourd'hui. Cette guerre a fait et fera toujours partie de notre histoire car, quelles qu'en soient les raisons politiques, notre jeunesse actuelle et future doit se souvenir que des soldats, pour la plupart très jeunes, ont été engagés dans ce conflit et pour certains y sont « Morts pour la France ».

Je continuerai donc à participer activement aux cérémonies, mais aussi à des conférences et des rencontres dans les écoles, collèges et lycées pour rappeler aux jeunes le prix de la liberté, l'engagement et le sacrifice de ceux qui l'on défendu, afin qu'aucun enfant de France mort au champ d'honneur ne soit jamais oublié.

Jean AUPOIX



*Souvenirs
en images
de la guerre
d'Indochine*

Jean AUPOIX est pupille de la Nation. Son père, maquisard, étant « Mort pour la France » en août 1944. En avril 1947, il entre à l'École des mousses.

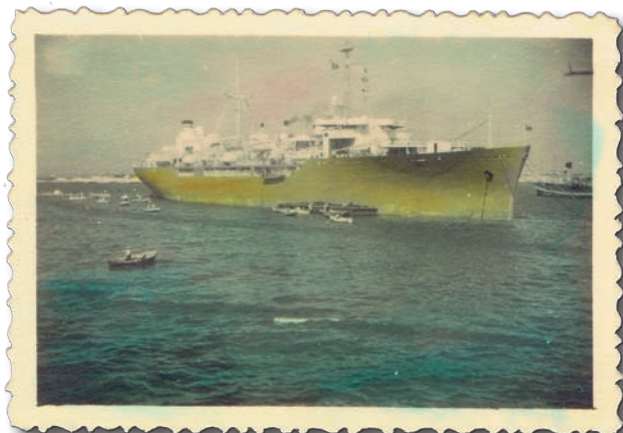
Dès les débuts de sa carrière, encore quartier-maître, il est engagé sur les théâtres d'opérations extérieures. Il part en Indochine en février 1949 à bord du *Pasteur* et, à son arrivée à Saïgon, il est désigné pour la FAIS (Flottille Amphibie d'Indochine Sud), dans la Dinassaut (Division navale d'assaut) 6.

Alors qu'il sert à bord du LCI 108, il participe à plusieurs reprises à des actions de combat, qui lui vaudront deux citations. Il nous livre le récit de l'une d'entre elles :

« En patrouille sur le fleuve, nous sommes quatre. Une rafale de FM (fusil mitrailleur) nous fait un blessé, une balle dans le genou. Je repère le tireur et l'abat. Ramenant le blessé à la berge, le commandant veut nous soutenir par des tirs de mortier de 50 mm allemand depuis la passerelle de la 12,7 mais, malheureusement, le premier obus tiré explose à la sortie du tube. Bilan, 2 morts. »

Il rentre en France en juillet 1951 et poursuit sa carrière dans la Marine nationale jusqu'à sa retraite, après 27 ans de services, en octobre 1973.

Près de 70 ans plus tard, Jean Aupoix nous livre ses souvenirs – quelques photographies de son album – de cette guerre trop souvent oubliée.



Jean AUPOIX







L'INDOCHINE FRANÇAISE

- 1858** C'est sous le Second Empire que la France intervient pour la première fois en Indochine, pour « protéger les missionnaires ».
- 1862** Les provinces orientales de la Cochinchine sont cédées à la France.
- 1863** Protectorat sur le Cambodge (Traité de Oudong).
- 1867** La Cochinchine devient une colonie française.
- 1874** Protectorat sur le Tonkin (Traité de Hué).
- 1885** Protectorat sur l'Annam (Traité de Tiên-Tsin).
- 1887** Paul Doumer confère à la Cochinchine, au Cambodge, au Tonkin et à l'Anam, une unité administrative et financière au sein de l'Union indochinoise.
- 1893** Le Laos, devenu protectorat français, intègre l'Union indochinoise.
- 1896** La conquête de la péninsule est officiellement achevée.
- 1914-1918** Plus de 43 000 Indochinois sont envoyés sur le front et près de 50 000 sont employés comme ouvriers en France durant la Grande Guerre.
- Octobre 1930** Hô Chi Min crée le Parti communiste indochinois

L'INDOCHINE DURANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE

- 3 septembre 1939** Entrée en guerre de la France contre l'Allemagne.
- 22 juin 1940** Armistice franco-allemand.
- 19 mai 1941** Création du Viêt-minh (Ligue pour l'indépendance du Viêt-nam) par Hô Chi Minh.
- 29 juillet 1941** Accord Darlan-Kato : des garnisons japonaises s'installent en Indochine.
- 9 mars 1945** Les forces japonaises attaquent les garnisons françaises en Indochine et occupent toute la péninsule, qui passe sous contrôle nippon.
- 11 mars 1945** Proclamation de l'indépendance du Viêt-nam par l'empereur Bao Dai.
- 8 mai 1945** Capitulation de l'Allemagne, fin de la guerre en Europe.
- 15 août 1945** Reddition de l'armée japonaise. L'amiral d'Argenlieu est nommé Haut-commissaire en Indochine. Le Viêt-minh prend le pouvoir à Hanoi.
- 2 septembre 1945** Hô Chi Minh proclame la République Démocratique du Viêt-nam (RDV).
- 5 octobre 1945** Le général Leclerc débarque à Saïgon. Le général de Gaulle souhaite restaurer la souveraineté française sur l'Union indochinoise.

L'ÉCHEC DES NÉGOCIATIONS

- 6 mars 1946** Signature des accords Hô Chi Minh – Sainteny. La France reconnaît la République démocratique du Viêt-nam au sein de la fédération française.
- 6 juillet – 14 septembre 1946** Échec des négociations franco-vietnamiennes lors de la conférence de Fontainebleau sur le statut futur de l'Indochine.
- 20 novembre 1946** Des incidents sanglants éclatent à Haiphong entre les troupes françaises et le Viêt-minh. La ville est bombardée à partir du 23 novembre.
- 19 décembre 1946** Le gouvernement Hô Chi Minh lance l'insurrection à Hanoi et entre dans la clandestinité. C'est le début de la guerre d'Indochine.
- La guerre d'Indochine
- 5 mars 1947** Emile Bollaert remplace l'amiral d'Argenlieu comme haut-commissaire d'Indochine.
- 5 juin 1948** Accord de la Baie d'Along entre Emile Bollaert et l'empereur Bao Dai. La France reconnaît l'indépendance du Viêt-nam en tant qu'État associé au sein de l'Union française.
- 20 octobre 1948** Léon Pignon remplace Emile Bollaert comme haut-commissaire en Indochine.
- 8 mars 1949** Accords Bao Dai – Auriol. La France réaffirme l'indépendance du Viêt-nam avec Bao Dai comme chef d'État.

- 20 mai 1949** La Cochinchine est rattachée à l'État associé du Viêt-nam.
- 19 juillet 1949** Le Laos devient État associé au sein de l'Union française.
- 1er octobre 1949** Proclamation de la République populaire de Chine par Mao Tsé-Toung.
- 8 novembre 1949** Le Cambodge devient État associé au sein de l'Union française.

UN CONFLIT DANS LE CONTEXTE DE LA GUERRE FROIDE

- 18-30 janvier 1950** La Chine populaire et l'URSS populaire reconnaissent le gouvernement Hô Chi Minh.
- 4 février 1950** Les gouvernements anglais et américain reconnaissent les États associés du Viêt-nam (avec le gouvernement Bao Dai), du Laos et du Cambodge.
- 25 juin 1950** Début de la guerre de Corée.
- Octobre 1950** Défaite française lors de la bataille de Cao Bang et de la RC4.
- 5 novembre 1950** Conférence de Dalat : décision de former une armée nationale.
- 6 décembre 1950** Le général de Lattre de Tassigny est nommé haut-commissaire et commandant en chef en Indochine.
- 26 décembre 1950** Le Viêt-minh lance une grande offensive au Tonkin.
- 15-17 janvier 1951** Victoire française à Vinh-Yen.
- 23-30 mars 1951** Victoires françaises à Dong Trieu et Mao Khé.
- 28 mai-28 juin 1951** Bataille du Day : offensive Viêt-minh repoussée dans la région de Nam Dinh.
- Septembre 1951** Voyage du général de Lattre aux États-Unis qui accordent une aide financière à la France.
- 10 novembre 1951** Début de la bataille de Hoa Binh
- 26 décembre 1951** Pierre Mendès France, député radical socialiste, condamne la guerre.
- 1er avril 1952** Jean Letourneau, comme haut-commissaire, et le général Salan, comme commandant en chef, succèdent au général de Lattre, décédé le 11 janvier.
- 23 novembre – 2 décembre 1952** Bataille de Na San, où les troupes françaises remportent un succès tactique et défensif.
- 8 mai 1953** Le général Navarre est nommé commandant en chef en Indochine.
- 3 juillet 1953** Le gouvernement Lanier se déclare prêt à accepter l'indépendance des États associés.
- 25 juillet 1953** Fin de la guerre de Corée.
- 22-23 novembre 1953** Début de l'opération « Castor ».

LA FIN D'UNE GUERRE

- 13 mars 1954** Le Viêt-minh lance les premiers assauts contre Dien Bien Phu.
- 26 avril 1954** Ouverture de la conférence internationale de Genève sur la Corée et l'Indochine.
- 7 mai 1954** La chute du camp retranché français de Dien Bien Phu sonne la fin du conflit.
- 4 juin 1954** Accords franco-vietnamiens. Signature du traité d'indépendance du Viêt-nam.
- 18 juin 1954** Pierre Mendès-France devient Président du Conseil. Il est résolu à mettre fin au conflit en Indochine.
- 21 juillet 1954** Signature des accords de Genève, suivie des cessez-le-feu au Nord-Viêt-nam (27 juillet 1954), au Centre-Viêt-nam (1er août 1954), au Laos (6 août 1954), au Cambodge (7 août 1954) et au Sud-Viêt-nam (11 août 1954).
- 28 avril 1956** Dissolution du CEFEO suivie du départ des derniers soldats français d'Indochine.

Cette brochure vous est proposée par l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre (ONACVG).
Elle a été réalisée par les services départementaux de l'ONACVG des Bouches-du-Rhône, du Var et la Mission Interdépartementale Mémoire et Communication PACA.
Opérateur du ministère des Armées dans le champ mémoriel, l'ONACVG est également chargé, pour le compte de l'État, de la gestion, de l'entretien et de la valorisation des nécropoles nationales et des hauts lieux de la mémoire nationale.

Plus d'informations sur l'ONACVG : www.onac-vg.fr

Remerciements particuliers à Messieurs Francis Agostini, Jean Aupoix, Auguste Basileu, François Cassandri, Bernard Gaudin, Roger Heurtault, Michel Hintenoch, Egon Holdorf, Edmond Menoud, Pierre Monjal, Claude Noël, Jean Ortscheid, Georges Ragoza et Louis Simoni pour leur confiance et leur coopération.



Avertissement : cette brochure pédagogique, conçue dans le but de sensibiliser les scolaires et le grand public à l'histoire et à la mémoire des conflits contemporains, présente une histoire simplifiée de la guerre d'Indochine.
Elle a notamment pour objectif d'être accessible à nos plus jeunes lecteurs.